

LES
OEUVRES POÉTIQUES
DE
VAVQUELIN DES-YVETEAUX

REVUES POUR LA PREMIÈRE FOIS,

Annotées et publiées

PAR

PROSPER BLANCHERMAIN,

Bibliothécaire-adjoint au Ministère de l'Intérieur.



A PARIS,
PAR AUGUSTE AVBRY,
LIBRAIRE, RUE DAPHNE.

M. DCCC. LIII.

LES
OEUVRES POETIQUES
DE
VAUQUELIN DES-YVETEAUX

REUNIES POUR LA PREMIERE FOIS,

Annotees et publiées

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN.
Bibliothecaire-adjoint au Ministère de l'Interieur.



A PARIS,

PAR AUGUSTE AUBRY.
LIBRAIRE, RUE DAUPHINE.

M. DCCC. LIII.

A MONSIEUR
JÉRÔME PICHON,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES
BIBLIOPHILES
FRANÇAIS.

MONSIEUR,

C'EST à vous que je dois les plus curieux des renseignements réunis dans ce Livre, sur Vauquelin des Yveteaux. Avant que la pensée me fût venue de rassembler ses poésies ensevelies dans les Recueils du temps, vous l'aviez déjà ressuscité, ainsi que Vauquelin de la Fresnaye, son père, dans les savantes Notices que vous avez consacrées à ces deux poètes Normands.

Avec cette exquise urbanité, cette charmante bienveillance qui vous sont si naturelles, vous m'avez

*gracieusement ouvert les trésors de votre bibliothèque et
les trésors plus précieux encore de votre érudition.*

Ce Livre est presque le vôtre.

*Il est donc juste que vous me permettiez de le
couronner de votre nom, pour dire à tous que je suis
heureux et fier d'être,*

MONSIEUR,

VOTRE *très-humble et très-reconnaissant serviteur,*

P. B

LA VIE

DE

VAUQUELIN DES-YVETEAUX.

LES Œuvres esparses de Vauquelin Des-Yveteaux meritoient d'estre recueillies, bien qu'il ne soit guere conneu aujourd'huy que comme l'un des caractères les plus singuliers de son temps.

C'est à ce titre que M. Tallemant des Réaux a escript pour luy une de ses Historiettes. Dans la fascheuse renommée que luy ont faicte ses amours pastorales et ses bizarreries, son génie poeticque a esté plus meconneu qu'il n'auroit deu l'estre.

Le seul nom de M. De Malherbe reste le modele de l'escrivain réformateur de la langue, tandis qu'autour de lui brilloient quelques auteurs, dont les escrits protestoient aussy bien que les siens contre les pointes, l'affeterie, le style trop pretieux et enflé des escoliers de Ronsard.

Des-Yveteaux estoit de ce nombre.

Nicolas Vauquelin, s^r des Yveteaux, naquit en 1567¹, au chasteau de la Fresnaye-au-Sauvage, près Falaize. Il estoit l'aisné des quatre

filz de Jean Vauquelin, s^r de la Fresnaye de Sassy, de Boëssey, des Yveteaux, des Aunez et d'Arry². Sa mère s'appeloit Anne de Bourgueuille.

Son père, Lieutenant général, puis Président au bailliage et présidial de Caën, estoit luy mesme poëte. Il a laissé un *Art Poëtique*, en trois livres, des *Satyres*, des *Epigrammes*. des *Idillies*, etc.³, où se trouvent nombre de vers remarquables et fort bien pensés.

Nicolas Vauquelin n'avoit encore que 14 ou 15 ans, lorsque son père lui adressa une de ses *Satyres*, où il luy donne les plus sages avis.

Le jeune homme semble avoir d'abord mis à profit ces conseils ; car il estudia les lois sous son père, et lui succeda en sa charge de Lieutenant général au bailliage de Caën⁴. Mais, ayant esté cité au Parlement de Rouen, pour rendre raison de quelque irrégularité, exhorté d'ailleurs par le Mareschal d'Estrées de venir à la Cour, et de ne point passer sa vie à donner des sentences, il résigna sa charge, après cinq ans d'exercice, et se rendit à Paris, laissant son frère puîné, Guillaume Vauquelin, siéger à sa place. Il avoit des manières, de l'esprit ; ses vers lui acquirent l'estime de Philippe Des-Portes et du Cardinal Du-Perron, qui pour lors avoient le pas sur tous les beaux-esprits de la Cour.

A leur recommandation et à celle du Mareschal d'Estrées, le Roy Henri IV le fist precepteur du filz qu'il avoit eu de M^{me} la Duchesse de Beaufort, M^{gr} le Duc Cesar de Vendosme, pour qui il escrivit son Discours de l'Institution d'un Prince. Il fust ensuyte nommé precepteur de M^{gr} le Dauphin, et eust, jusqu'à la mort du Roy, toute la vogue qu'on sçavroit avoir.

Mais, durant la régence, sa place luy fust ostée, bien qu'il eust sceu se faire aimer de son eleve, et peut estre à cause de cela

mesme. Une plainte, que le Clergé fist contre luy à cette époque, n'y fust pas non plus estrangère.

La Royne-mere avoit du reste tousjours esté mal-contente de veoir Des-Yveteaux en cest office ; et, quand il s'estoit présenté devant elle pour la remercier : « Si j'avois esté creue, luy avoit-elle dit, vous n'auriez jamais esté le precepteur de M. le Dauphin. »

On luy donna, en le congédiant, une pension de 2000 escus, avec les abbayes du Val et de la Trappe, ce dont il s'accommodoit fort bien. Mais les persécutions ne s'arrêtèrent pas là : M^{gr} le cardinal le força de remettre ses deux bénéfices, sous accusation d'immoralité. Des-Yveteaux n'estoit pas le plus fort : il céda sans se faire prier, et la mort de son père luy ayant d'ailleurs laissé quelque bien, il acquit, dans la rue des Marais, au fauxbourg Saint-Germain, une maison audelà de laquelle il n'y avoit rien de basti alors. On l'appeloit, pour ceste raison, *le dernier des hommes*. Il disposa ceste maison le plus extrauagamment du monde ; il fist tapisser les chambres de basanne dorée et gaufrée ; il orna les murailles de festons, de chiffres et de lacs d'amour en paille (pour laquelle il avoit une singulière affection) ; et, comme il estoit pour lors espris d'une dame Du-Pin, il mist à son plancher des pommes de *pin* dorées, en guise de culs-de-lampe.

Le grand jardin qu'il y joignit, et auquel on alloit par une vouste sous terre, estoit à peu près fait de même⁵. Il se mist à mener la dedans une vie voluptueuse, mais cachée : c'estoit, disoit-on, une espèce de Grand-Seigneur dans son serail.

Il paroist néanmoins que ceste mauvoise réputation n'effroyoit point les dames de la Cour, qui alloient par diuertissement visiter le logis et son maistre, et luy mesme se plaisoit à conduire partout les personnes qui se présentoient, surtout les dames, auxquelles il auoit tousiours à dire quel que galanterie.

M^{me} D’Hautefort, qui auoit esté aimée de Louis XIII, y estant venue, il luy dict presque sérieusement : – « Madame, voulez-vous faire parler de vous ? Après avoir maltraicté des Rois, aimez un petit *bonhomme* comme moy. »

Une dame D’Harambure ayant, dans une visite de ce genre, refusé des figues qu’il luy offroit, il en prit occasion de luy escrire vne fort longue lettre, dans laquelle il luy disoit, entre autres choses passionnées : « Encore que vous n’aimiez point les figues, elles ne laissent pas d’estre friandes ; de mesme mon amour, quoique vous n’en fassiez point de cas, n’est pas pourtant mesprisable. »

Au bas il y avoit : « Renvoyez-moy ceste lettre, s’il vous » plaict ; car ie n’en ai point de double. »

Si la pièce respondoit à l’eschantillon, ce devoit estre une curieuse epistre.

Un jour, en l’esté de 1628 (Des-Yveteaux avoit pour lors (61 ans), l’une des portes de son jardin, qui donne rue du Colombier⁶, estoit ouverte. Une femme, grosse d’enfant, assez jolie de figure, mais fort triste, y regarde. Le bonhomme l’invite à entrer, la promène, entre en conversation avec elle, et apprend qu’elle est fille d’un homme qui jouoit de la harpe dans les hostelleries d’Estampes, et femme d’un nommé Du-Puy, qui l’avoit espousée par amour⁷. Son mary estoit malade dans la rue des Marais. Cette femme avoit l’air fort doux : Des-Yveteaux en fut touché ; il luy offre tout ce qu’il avoit ; il les assiste (car Du-Puy estoit fort pauvre), et quand elle accoucha, il en eust tout le soin imaginable. Elle y retourne ; et peu à peu, l’amour s’en meslant, elle captive sa confiance, le soigne dans une longue maladie ; enfin, elle s’establit chez luy avec son mary. Croyez pourtant qu’elle achetoit bien son bonheur : il falloit sçavoir du bonhomme, tous les matins, comment elle se coëfferoit, à la Grecque, à l’Espagnole, à la Romaine, à la

Française, etc., quel habit elle prendroit ; si elle seroit royne, nymphe ou bergère⁸.

Luy mesme il s'habilloit en *Pastor Fido*, et la houlette à la main, la panetière au costé, le chapeau de paille doublé de satin rose sur la teste, il conduisoit, avec sa belle, le long des allées de son jardin, des troupeaux imaginaires. Quand la Du-Puy jouoit de la harpe, des rossignols, galamment dressés à cela, venoient se pasmer sur l'instrument⁹.

Ceste amourette, dont les circonstances, commentées et exagérées par la malignité, amusèrent longtemps la cour et la ville, dura jusqu'à la mort de Des-Yveteaux.

Certes, de pareilles extravagances dénoteroient un cerveau dérangé, si toustes fois la plupart de ces gentillesse ne sont pas supposées ; car Tallemant des Réaux, parlant ceste fois *de visu*, est forcé de convenir que, quand il a fréquenté Des-Yveteaux, il s'estoit accoustumé à s'habiller comme les autres ; et Daniel Huet, dans ses *Origines de Caën*¹⁰, affirme avoir sceu, par des gens de grand mérite et de grande qualité, qui avoient personnellement connu Des-Yveteaux, que tout se seroit borné à un chapeau de paille, couuert de satin noir, et à des souliers de mesme estoffe, qu'il portoit dans les chaleurs de l'esté.

Quoy qu'il en soit, au milieu de ces folies, l'amour de Des-Yveteaux pour la musique et les pastorales, ses soins et son affection (peu platonique, à la vérité) pour ceste femme qu'il avoit tirée de la misère, dénotent un fonds de bonté et de générosité naturelles.

Un seul traict achevera de prouver que, si nostre poëte estoit un epicurien fantasque, et trop amy des douceurs de la vie, il n'estoit nullement égoïste.

Un Prince de la Maison de Lorraine, le comte de Brionne, s'estant retiré à Paris après la prinse de Nancy, Des-Yveteaux vouloit le loger chez luy, et luy disoit pour raison : « Mon-sieur,

vous avez si bien reçu, dans le temps, les François en Lorraine, qu'il faut bien vous rendre la pareille aujourd'hui. »

Les dernières années de Des-Yueteaux furent attristées par un procès que lui suscita l'un de ses neveux, Hercule Vauquelin, jaloux de l'empire que la Du-Puy avoit pris sur lui, et par un meurtre commis dans sa maison.

Le bonhomme, pour faire enrager son neveu Hercule, avoit marié la fille de Jeanne Du-Puy avec un autre de ses neveux, fils de Jean-Jacques Vauquelin, s^r de Sacy. Hercule, furieux, suborne un spadassin, le sieur De-Lezinière, propre frère de la Du-Puy, lequel attendit un jour Sacy, dans la rue de Seine, à la sortie d'un jeu de paume, et l'auroit tué sans quelques gentils hommes qui se trouvoient là. L'affaire fust arrangée. Mais à quelques jours de là (le 16 mars 1645), Lezinière entre dans la maison sous prétexte d'avoir quelque argent de sa sœur, qui ne se soucioit guères de sa famille. Sacy accourt au bruit. Lézinière prend un pistolet sous son justaucorps, tire sur Sacy et le manque. Une lutte s'engage ; un laquais de Sacy, croyant son maistre en danger, frappe Lezinière à coups d'espée et le tue. Le bailly du fauxbourg, peut-estre gagné, par Hercule Vauquelin, arreste la Du-Puy, la condamne à estre pendue et Sacy a être roué. Depuis ils en furent absous ; mais ce ne fust pas sans donner à Des-Yueteaux beaucoup de tourment et de soucy.

Néanmoins, il portoit encore fort bien ses quatre-vingts ans (1648), et lassoit quelquefois ses visiteurs à force de les promener dans son jardin. C'estoit un petit homme sec, à yeux de cochon, dit Tallemant des Réaux, qui le conneut alors. Il a tousjours eu l'esprit présent, et à sa mode, il disoit encore de fort iolies choses.

Un an devant qu'il mourust, Ninon, qui alloit quelquefois jouer du luth chez lui, lui ayant demandé, un jour de feste, s'il avoit esté à la messe : « Il y auroit, répondit-il, plus de honte à mon âge de

mentir que n'avoir point esté à la messe. Je n'y ay point esté aujourd'huy. »

Elle luy donna un ruban iaune, qu'il porta, je ne scay combien de temps, à son chapeau.

Sa seule incommodité estoit vne maladie de vessie ; ce fust ce qui le tua. Lors de la Fronde, ayant quitté Paris en mesme temps que la Cour, et s'estant retiré à Varedes, près Germigny-l'Evesque, dans une propriété qu'il avoit là, et son mal l'incommodant, il fallut avoir secours d'un chirurgien de village, qui le blessa, et la gangrène s'y mist. Il se résolut constamment à la mort, *et fist*, dit Tallemant des Réaux, *tout ce qu'on a accoustumé de faire*.

Ces derniers mots d'un huguenot, qui ne failloit jamais à l'occasion d'ajouter un trait picquant aux pourtraicts qu'il a tracés d'un crayon sy original et sy caustique, contredisent de tout point le dire de ceux qui prétendent que Des-Yveteaux se seroit faict jouer une sarabande à son lict de mort¹¹.

Une heure avant que de mourir, il se promena par la chambre et pria la Du-Puy de luy fermer les yeux et la bouche, et de luy mettre un mouchoir sur le visage dès qu'il commenceroit à agoniser, afin qu'on ne vist point les grimaces qu'il feroit.

Il mourust le 16 mars 1649, et fust enseveli dans l'église de Varedes, où on lit l'épitaphe suivante, qu'on dit avoir esté composée par M. l'abbé le Bouthillier de Rancé, réformateur de la Trappe¹² :

« PASSANT, ie n'ay iamais arrêté personne pendant ma vie, je n'ay garde de le faire après ma mort. Mais si quelque occasion t'amène en ceste église, tu auras loysir de lire que NICOLAS DE VAUQUELIN S. DES YVETEAUX y a voulu estre enterré, ayant choisy ce lieu pour m'eslongner du bruit et pour éviter la multitude, comme je faisois tousjours dans le monde, ayant tenu ma vie cachée et ma conscience nette, sans ostentation, et conservé ma

liberté entière sans dissolution. Je croy ne te devoir celer que j'ay esté aymé de HENRY LE GRAND, IV^e du nom, comme tu verras par ces vers, car c'est chose qui doit passer en admiration que le moindre de tous les hommes¹³ ait esté estimé du plus grand Prince de la terre, ayant esté choisy par luy pour l'instruction de ses enfants ; et puisque tu as eu patience, je te veux apprendre en un moment tout ce que j'ai appris de certain en xc ans, et ce que peut-estre tu sçais bien, qui est que l'amour de Dieu et l'observance de ses loys et de son Eglise, ce sont les seuls vrais fondemens de la félicité de ce monde et de l'autre.

» Il décéda le IX iour de mars M. DC. XLIX.

» Priez Dieu pour son âme. »

*Dilectus tenero nuper formator Achilli,
Sospite adhuc (longum quem flebit Gallia) rege,
Ascendi lacrymans, ferulæque obnoxia vidi
Sceptra repente meæ : sed tempestatibus actus
Invidiæ, sensi latrantia protinus ora,
Gliscentesque dolos et operti vulnera teli.
Namque tribus lustris, spectatum in prole minore
Majori quem rex dederat, regina probarat,
Composito fecere reum, quia liber aperto
Tramitte decurrens, antiquis moribus utor,
Ex animoque colo superos, et displicet omnis
In vultu, in quæstu, pietas quæ retia tendit.
Ergò fidentem sola virtute, nec ullo
Fædere nitentem, dudum defendit alumni
Regis amor, quæque adversam rumoribus aurem
Occlusit regina parens, majorque senatus,
Augustos veriti manes, vetuere moveri.
Quem pater admorat nato : sed denique victrix
Invidia illæsum malefida sustulit aula,
Sic mihi libertas (tanti est injuria) venit.*

Tel fust ce Des-Yveteaux, dont il a esté si souvent et si diuersement parlé. Puisse-t-on estre pour luy moins seuere après sa mort que pendant sa vie ! Il est d'ailleurs un traict que nous avons reservé pour finir et qui laissera le lecteur en vne opinion fauorable.

M. de Bueil, S^r de Racan, a raconté que Des-Yveteaux, alors precepteur de M^{gr} de Vendosme, parloit souvent à Henry IV de Malherbe et offroit en toutes rencontres à S. M. de le faire venir de Provence, où il estoit pour lors habitué ; mais il n'en reçeut point le commandement. Cette insistance dura bien quatre ans, jusqu'à ce que Malherbe estant venu à Paris, pour ses affaires particulières, en 1605, Des-Yveteaux prist son temps pour en avertir le Roy et, sur l'ordre de S. M., l'alla aussitost querir¹⁴.

Arrestons nous icy et pensons que si Des-Yveteaux n'avoit point d'autre titre à la memoire, ce luy seroit encore un notable honneur d'avoir sceu admirer et mettre dans tout son jour le grand Malherbe.

PRÉFACE.

Nous devrions peut-être accompagner le récit qui précède d'un jugement sur les Œuvres de l'auteur dont on vient de lire la vie ; mais chacun apprécie les poètes d'après ses propres sentiments, et quand nous aurons dit que le nôtre a de la grâce, de la précision et quelquefois de l'énergie, un talent didactique assez prononcé et un sentiment vrai de la nature ; qu'il vaut Du-Perron, qu'il égale en divers endroits Berthaut et Des-Portes, le lecteur n'en sera pas moins libre de réformer notre sentence, ayant sous les yeux les pièces du procès. Quoiqu'il en soit, puisque nous avons pris soin de rechercher dans les recueils où elles étaient éparses, ces pièces que nous donnons réunies pour la première fois, c'est que nous les avons jugées dignes d'être tirées de la poussière où elles avaient été oubliées par leur insoucieux auteur.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir rassemblé tout ce qui est sorti de la plume épicurienne et probablement très-féconde de notre poète ; nous avons seulement recueilli les débris de son naufrage. Il est même possible que, malgré nos recherches et quoique nous ayons compulsé la plupart des recueils du temps, quelques pièces imprimées nous aient échappé. Quant aux vers manuscrits, nous n'avons pu nous en procurer aucuns.

En revanche, nous devons à l'obligeance du savant M. Paulin Paris de pouvoir réunir à ce volume un mémoire de Des-Yveteaux

sur l'éducation de Louis XIII, écrit important au point de vue historique et complètement inédit, qui se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque Impériale (S. F. 495).

Dans tous les cas, nous prions les amis de notre vieille littérature française, qui auraient entre les mains des pièces de Vauquelin Des-Yveteaux non comprises dans cet opuscule de vouloir bien nous les adresser, pour faire partie ou d'un supplément ou d'une nouvelle édition, si par hasard la résurrection du pauvre Nicolas (à qui Dieu fasse paix) s'étendait jusques-là.

POÉSIES

DU

S^r VAUQUELIN DES- YVETEAUX.

INSTITUTION DU PRINCE.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE VENDOSME¹⁵.

(Décembre 1603).

CESAR, fils de Henry, le miracle du monde,
Il sera bientost temps que ta vertu responde
Aux presages heureux que tu donnes de toy,
Et qu'en les surmontant, tu contentes le Roy.
Le Demon de l'Estat te porte hors d'enfance,
Pour servir au Dauphin, les delices de France.
Ton courage t'appelle et met en mille lieux
L'image de la gloire au devant de tes yeux :
Suy les pas de ton Pere, et redonne à sa vie
Des tesmoins immortels comme tu l'as suivie.
Les esprits genereux, malgré les loix du Temps,
Nous font voir leur Automne avecque leur Printemps :
Et le cours du soleil, le tyran des annees,
Ne se doit observer pour les ames bien nees.
Ce grand Mars¹⁶ à treize ans aux batailles estoit,
Et son ange en naissant aux perils le portoit.

Si de ce que tu sçais tu retardes l'usage,
Tout ce que tu promets sera pour ton dommage.
Les lettres et les arts ne sont que d'ornement ;
Il faut sur l'action mettre ton fondement.
Ces lumieres d'esprit, ces esclairs de nature,
Qui contentent la Cour, où tu prends nourriture,
En un age plus meur peut-estre s'esteindront,
Ou, n'en usant pas bien, ta fortune perdront.
J'aime mieux les terroirs moins plaisants à la veuë,
Qui rendent tous les ans leur province pourveuë
De blé, de vin, de bois et d'autre utilité,
Qu'une terre plus belle, et sans fertilité,
Qui porte les lauriers, les myrthes et les roses,
Mais qui prend des voisins toutes les autres choses.

Aux ministres des Dieux et de leur volonté,
Comme les Princes sont, j'aime mieux la bonté,
Le silence, les faicts, la foy, la patience,
Et la juste valeur, que toute autre science :
Le Tybre vit les siens adonnés à ces arts,
Qui sont dignes des Roys, et propres aux Cesars.
Ces heros des vieux temps, ces astres de la guerre,
Du bruit de leur valeur n'ont pas remply la terre,
Ny pour estre subtils, ny pour estre rusez :
Les travaux, les combats, qu'ils se sont proposez,
De l'amour de la gloire ayant l'ame saisie,
Leur ont acquis l'Empire et d'Afrique et d'Asie.
Cesar, fils de Henry, tel comme eux tu seras,
Et, né d'un plus grand qu'eux, tu les surpasseras,
Si tu veux prendre garde à ces vers, que je donne
Non seulement à toy, mais à ceste couronne.

Jette les yeux au Ciel ; c'est là que je voudrois
Prendre l'appuy des grands et l'ornement des Roys :
Et non pas de ces vers, ny de tout autre ouvrage
Des siecles plus scavans, ou de ceux de nostre age.
Donne ton cœur à Dieu, recherche son secours,
Et sur luy seulement fonde l'heur de tes jours.

Fuy, pour suivre ses loys, les fortunes prosperes ;
Et ne t'esloigne point de la foy de tes peres.

Au langage, aux habits, j'aime à voir adjouster
Ce qu'une longue Paix nous peut faire gouster ;
Et voir combien le Temps, Roy des choses mortelles,
Donne et desrobe aux arts de richesses nouvelles :
En la Foy seulement je hay la nouveauté ;
Plus elle est pleine d'ans, plus elle a de beauté.
Mais il faut, croyant bien, adorer et se taire,
Defendant à nos sens d'esplucher ce mystere.
Tu peux en tous endroicts, et lorsque tu le veux,
Invoquer l'Eternel, et luy faire des vœux :
Pour ceux qui vivent bien, le monde n'est qu'un
temple.

Mais tu luy dois ta vie, au peuple ton exemple ;
Le Chef peut sur la foy comme il faict sur les mœurs.
L'Orient autrefois suivit ses Empereurs
Et les peuples du Nort, esteignant leur lumiere,
Changerent sous leurs Roys leur creance premiere.

Sans faire le devot que ton cœur soit entier,
Autant que peut porter la loy de ton metier :
Dieu ne s'achete point par de grands sacrifices,
Ny pour luy consacrer de pompeux edifices ;
Il aime beaucoup mieux les esprits innocents,
Que les autels couverts de chandelle et d'encens.

Hay les sectes de part, mais aime tous les
hommes,
Sans te reduire aux loix des climats où nous sommes ;
Que l'Arabe, le Scythe, et ces fronts bazannez
Qui sous un autre ciel que le nostre sont nez,
Ne soient tenus de toy pour des peuples barbares ;
Et chery leurs esprits, s'il s'en trouve de rares.

Comme le soleil voit toutes les nations,
Sur tout le genre humain jette tes passions.
Ce que le tour vouté de ces boules creusees
Couvre de régions, diversement posees,

Et tout ce que Titan de nous se reculant,
Avec ses flammes d'or icy bas va bruslant,
Est la terre du Prince ; et si le sort l'appelle,
Bien qu'il vist chaque jour quelque rive nouvelle,
Non plus que le soleil, il n'est point estranger,
Pourceu que par valleur il s'y puisse loger.
Ainsi le Roy d'Ithaque, allant apprendre à vivre,
Se fist sçavant, et n'eut que le monde pour livre.

Plus d'un chemin se montre à tes yeux affamez,
Pour rendre avant le temps tes travaux renommez.
Les dieux de l'Océan attendent à la porte
Qu'un chariot marin sur les ondes t'emporte ;
Et, comme de son fils secondant le dessein,
Thetis à tes vaisseaux, abandonne son sein ;
Non pour te faire Roy de ses peuples sauvages,
Mais afin que, passant par delà leurs rivages,
Plutost que par les vents par la gloire agité,
Tuournes vers la lave ou devers le Catay,
Ramenant au retour, sur ta poupe montees,
Des familles des Roys par tes armes domtees,
Et que ta flotte gaye avecques ces tresors
Qui sont dignes de toy, revienne voir nos ports.

O combien jour et nuict la grandeur de ton Pere
Te montre de travaux et de chemin à faire !
Je te voudrois bien voir entre les Othomans,
Arbitre de leurs faicts, ou chef des Allemans,
Renoncer aux lauriers d'une guerre intestine,
Pour en aller chercher dedans la Palestine :
Et, forçant la Syrie à quitter le turban,
Planter tes estendars sur le haut du Liban,
Et que l'Euphrate veist, sous ses palmes dorees,
Les armes des François à jamais arborees.

Moy, je verrois les moeurs de tant d'hommes
divers,
Et cette grand'Cité qui commande à trois mers ;
Je verrois leurs maisons, leurs superbes mosquees,

Et de vaines erreurs ces ames offusquees,
Changeant en peu de temps et de maistre et de loy,
Reviendroient quant et nous adorer nostre Roy.
Au retour, je voudrois sacrer à la memoire
Des monumens parlans messagers de ta gloire :
Le Temps, pere de tous, devore ses enfans,
Et triomphe à la fin des actes triomphans,
Si les Anges du monde, amis des grands courages,
N'empeschent par leurs vers la puissance des ages.

Souvien-toy donc, par là, d'estimer les esprits
Qui te peuvent donner ce qui n'a point de pris ;
Croy que les lettres sont les flambeaux de la vie,
Les nourrices des moeurs, par qui l'ame ravie
Dedans le premier ciel aisement peut entrer,
Et là, dans l'avenir hardiment penetrer.
Par elles, dans ton lict, l'Océan tu traverses
Et vois de l'univers les regions diverses ;
Par elles, les mortels immortels sont rendus ;
Ce sont les deux remparts des lieux mieux defendus,
Les reines des destins, les meres de l'usage,
Les chaisnes des desirs, et l'ame du langage,
La source des conseils, le repos des labeurs,
Les charmes des ennuis, et l'oubly des douleurs.

Ces vainqueurs qui trouvoient la terre trop petite,
Et qu'on ne peut nommer et taire leur merite,
S'estant appelés grands, par elles sont fameux,
Et tu peux les aimant l'estre aussi bien comme eux.
Ramene donc icy ces beautez dedaignees
Et fay que, par Cesar, les Muses eslongnees,
Qui si soigneusement jusqu'icy t'ont nourri,
Reviennent à la Cour au siecle de Henry.
Je ne veux pas pourtant que ton coeur s'en affole ;
Instruy-toi pour le monde, et non pas pour l'ecole :
Il faut que ton sçavoir se decouvre en vivant,
Et t'aime beaucoup mieux habile que sçavant.
Le nombre des chemins le pelerin retarde ;

Qui sçait tant de raisons jamais ne se hazarde.
Sans espouser les arts, ny sans les ignorer,
C'est estre assez sçavant que de les honorer.

Pren tes secours partout, aux jardins, à la table ;
Que mesme le menteur te fasse veritable :
Le vice enseigne plus, quand on peut l'éviter,
Que ne faict la vertu, ne pouvant l'imiter.

Comme en voyant les mers, dont l'Europe est
bornée,
Ayant sans nul regret la France abandonnée,
Et l'assiete et le cours des fleuves et des lieux
Seulement en passant arresteront tes yeux ;
Tu verras, d'un regard jetté sur tes passages,
Tout ce qui nous peut plaire et nous rendre plus sages,
Leur ordre, leurs esprits, leurs ouvrages plus beaux,
Le lieu des grands combats, leurs arcs et leurs
tombeaux.

Mais ny des vieux Romains la demeure sacree,
Ou celle que le ciel dans la mer voit ancrée¹⁷,
Ny ce que l'Eridan de ses eaux réfléchit¹⁸,
Ny tes vieilles citez que la Meuze enrichit,
Ou tout ce que le Rhin de nos terres divise,
Ny ces champs amoureux de la belle Thamise,
Ne pourront pas longtemps ton esprit retenir,
Et chargé de butin tu voudras revenir.

Des sciences ainsi tu dois, comme des villes,
Rapporter au metier¹⁹ les secrets plus utiles,
Et les reduire au but d'un Prince conquerant.
Autrement j'aime mieux que tu sois ignorant ;
Car les princes lettrez sans valleur je mesprise,
Et ne leur donne rang qu'au Senat de Venise.

Aime donc les dangers et porte les travaux.
Montrant d'aimer la guerre, en aimant les chevaux,
Aux courses, aux tournoys, commence la carriere
Et parois le premier aux combats de barriere :
Et ne croy que, pour estre yssu du sang des Dieux,

Si tu ne vas cherchant les actes glorieux,
Que les coeurs eslevez, ny le peuple t'adore.
Jupiter eut deux fils, dont nous parlons encore,
L'un, ardent à la gloire, Hercule se nomma,
Et de tant de hauts faits sa valeur renomma
Qu'on doit dire plutost qu'il est filz de ses gestes,
Ayant rang au palais des lumieres celestes.
L'autre, de sa nature aux vices adonné,
Bien que du mesme pere icy bas il fust né,
De ce fleuve fameux sonde les eaux profondes,
Tousjours brulant de soif dans le milieu des ondes.

N'esteins point ce grand jour, que du ciel tu reçois,
D'estre né de Henry, le soldat des François.

Garde mesme à ton dan, comme il faut, ta parole,
Non pour ce que la foy dedans le Capitole
Auprès de Jupiter eust son throsne eslevé,
Mais pour ce que l'Estat par elle est conservé,
Que la terre et la mer tiennent leur repos d'elle ;
Et la garde aux combats mesme à l'homme infidelle.
C'est l'espoir des vaincus, l'ornement des vainqueurs,
Le cinquiesme element, la Deesse des cœurs,
Dont les liens sacrés nous sont si necessaires,
Qu'elle garde ses droicts jusqu'entre les corsaires.

Tiens, comme fils de Roy, la libéralité,
Soit d'effect ou de nom, pleine d'utilité :
C'est l'esclat des vertus, et le manteau du vice.
Peu d'hommes sont tenus de te faire service,
Ce n'est pas comme aux Rois, enfans de Jupiter ;
Si tu veux des sujets, il faut les acheter.
A te les acquérir de bonne heure commence ;
Mais fay soigneusement des hommes difference.
Il ne faut pas sans choisis tes dons abandonner,
Car beaucoup sçavent perdre et peu sçavent donner.

A tout autre qu'à toi ces flames amoureuses,
Qui bruslent chastement les ames genereuses,
Ne me déplaisent point ; alors que deux beaux yeux,

Elevant dans le ciel leurs desseings glorieux,
Pour voir par la vertu leur foy recompensee,
Leur font abandonner toute basse pensee,
Et, dessous ceste ardeur, ne recherchent si non
Que d'élever leur gloire, et d'accroistre le nom
De la beauté qui tient leur liberté captive.
L'amour ne fut jamais dans une ame craintive ;
Mais puisque les Destins, Rois de l'éternité,
Eux mesme ont faict les nœuds de ta captivité,
Choisissant la beauté²⁰ qui passe de naissance
De fortune et d'honneur les deesses de France,
Adore ta prison, et fay voir en croissant
L'effect des vœux sacrez que tu fis en naissant.

Tu verras de bonheur ta jeunesse suivie,
Fuyant les voluptez sepulchres de la vie ;
Les travaux glorieux t'en donneront assez,
Les prenant seulement quand ils seront passez.

Si tu dis ton secret, tu donnes ta franchise,
Et ne peux mettre à fin nulle haute entreprise.

N'aime point à parler, mais parle nettement,
Et plus au sens qu'aux mots cherche ton ornement ;
Dy plus communement les choses moins vulgaires,
C'est où l'art est plus beau quand il ne paroît gueres.
Je hay les vains discours gravement prononcez.
Ces theatres d'un jour que le peuple a dressez,
Et ces colosses creux, tous remplis de fascines,
Ressemblent à ces gens qui, d'accens et de mines,
Semblent porter la masse et la peau du lion,
Et toute leur valeur n'est qu'en opinion.

Supporte les defaults ; marque les sans en rire,
Et ne pers point de cœurs pour te plaire à medire.

Retien plus ton courroux, plus ton esprit est
pront :
Mais il vaut mieux encor le porter sur le front,
Que, l'ayant au dedans, le nourrir pour mal-faire ;
Plus on a de pouvoir, moins il faut de colere.

Les astres plus puissants vont plus tardivement,
Et les fleuves plus grands coulent plus doucement.

Rens de tes ennemis la fortune abaissée ;
Porte celle des tiens, quand elle est traversee.
Je hay ces Princes moulx qu'on ne peut allumer ;
Il faut sçavoir hayr, pour sçavoir bien aimer.

La pompe des habits est indigne des Princes ;
Leur despense doit estre aux ports de leurs provinces,
Aux temples, aux palais, à l'hospitalité ;
Et leurs faits doivent tendre à l'immortalité.
Encore Babylon ny la grande Carthage
N'ont sçeu, contre les temps, garder leur avantage,
Ny mesme Jupiter defendre ses maisons,
Estant maistre des Dieux, du pouvoir des saisons ;
N'en espere pas mieux ; car la chaux et les sables,
Les marbres et les bois sont choses perissables.
Par les rares esprits cherche l'eternité,
Ou comme a faict Cesar, non par la vanité²¹.
Des yeux de l'Univers se lira ton histoire ;
Cent ages seulement borneront ta memoire.

Les rayons du soleil peuvent estre cachez ;
Mais des Princes tousjours paroissent les pechez.

Au milieu de la Cour j'achevoy cet ouvrage,
Lorsqu'Apollon tout bas achevoit son voyage,
Et que le tour du ciel, desia par douze fois,
Avoit esté reveu par la Reine des mois.
Quand apres tant de maux et de faits memorables,
Le grand Henry, couvert de lauriers venerables,
Nay pour l'heur de son age, à qui la terre doit
Tout ce qu'à tant de Dieux jadis elle rendoit,
Vivoit heureusement à l'ombre de ses palmes,
Ayant rendu nos jours et ses provinces calmes,
Et dans un Paradis, au milieu des desers,
Meloit aux jeux de Mars les lettres et les vers.

Sous un sceptre si doux, l'Europe renaissante,

Comme dessous Traian, redevint florissante ;
Paris, roy des cités, sa pompe reprenoit ;
Aux lieux inhabitez le peuple revenoit ;
Et chacun en repos, d'esperance certaine,
Attendoit doucement la moisson de sa peine.
Du Senat et des loix la vieille majesté
Mettoit de jour en jour l'empire en seureté ;
L'ocean estoit libre, et ses portes ouvertes
Recevoient les vaisseaux sans pillage et sans pertes ;
La terre, de longtemps amassant des trésors,
Les offroit aux passans et les jettoit dehors.
On voyoit à nos vœux toutes choses propices.

La Reine cependant, mere de nos delices,
De pudiques pensers son esprit nourrissant,
Faisoit, par ses vertus, qu'on alloit benissant
Le jour que ce grand Mars, tout rayonneux de gloire,
Alla, comme vaincu, sortant de la victoire,
Le diademe bas, offrir sa liberté,
Pour rendre de nos jours le repos arrêté ;
Soit que Phœbus, quittant les palais de Neree,
Peignat au bord du Nil sa perruque doree,
Soit, que par ses chevaux de peine appesantis,
Il se fist reporter dans les bras de Tethis.

Les courtisans guerriers, que le repos travaille,
Souhaitoient sous ce Prince encore une bataille ;
Mais comme capitaine il avoit tout domté,
Et puis comme Monarque il s'estoit surmonté ;
Si bien qu'on le nommoit, adorant sa vaillance,
Roy des Rois estrangers, et pere de la France.

ELEGIE

SVR LES

ŒUVRES DE MONSIEUR DES-
PORTES²².

JE n'aime plus les vers, et toute ma colere
Est de voir tant d'esprits qui se meslent d'en faire,
Nous brouiller du papier que pour livres on vend,
Et ce sont toutesfois des caprices de vent.
Ces causeurs despourvus de forces naturelles,
D'un plumage emprunté se façonnent des ailes :
Et comme oyseaux blessez ils s'élevent en haut,
Et puis tout à la fois la force leur défaut.

Il ne peut qu'une mere en enfans trop feconde,
N'en mette de boiteux ou de bossus au monde :
Entre tant de rymeurs, que la langue a tous faits,
On ne doit s'ebahir s'il en est d'imparfaits :
Par le trop d'ornements sa gloire est oppressee,
Comme par trop d'espis la moisson est versee.
Les Muses ont perdu toute leur chasteté,

Et comme on voit en tout nostre siecle effronté,
A ceste heure chacun met la main sous leur robe,
Entre dedans leur temple et leurs secrets derobe.

En ces ages naissans pleins de rusticité,
Où les premiers mortels, en leur simplicité,
Veirent d'un cœur content, ainsi que de fontaines,
Découler le nectar des montagnes hautaines :
Et sans chaud et sans froid un aimable printems
Joindre la fleur, la feuille et le fruit en tout tems :
Lorsque sans nul travail, aux hommes inutile,
La terre aux plus oysifs se monstroït plus fertile.
Ceux qui du mont Parnasse au ciel pouvoient monter,
Du peuple estoient tenus enfans de Jupiter,
Comme es oracles saints croiant à leurs paroles,
Leurs images estoient des autres les idoles.
On voyoit en leur nom des temples eslevez,
Et pour garder leurs corps on tenoit reservez
Des tombeaux enrichis de pilliers et d'arcades
Qui soustenoient les lis et les roses muscades,
Tandis que leurs esprits alloient en d'autres lieux,
Où des astres plus nets esclairoyent à leurs yeux.

Depuis que de ce Dieu la nourrice secrete
L'eut tiré doucement de son antre de Crete,
Et qu'il nous eut donné, par des mois si divers,
Après de doux printemps de si fascheux hyvers :
Que l'on n'eut desormais plus de fruit sans semence,
Et qu'il fallut des lois pour garder l'innocence,
Tous ces premiers honneurs que l'on avoit rendus
A cet art tout divin, furent presque perdus :
Les Rois pourtant encor y mettoient leur estude.
Mais depuis qu'une langue est hors de servitude,
Et qu'il est tant de mots que chacun peut parler,
Ce grand nombre de vers qui sont bons à bruler,
Des sçavans et des grands les esprits importune
Et leur fait mespriser ceste gloire commune.
Pour dedaigner l'objet qui nous est le plus cher,

C'est assés quand beaucoup en osent approcher.

Comme vne fleur secrete, vne odorante rose,
Qui seule seurement sur l'espine repose
Dans un iardin bien clos, ou dans quelque verger,
Qui n'est veu des troupeaux ni conneu du berger.
Le soleil en fait cas, et rayonnant sur elle
Accroist de ses presens sa beauté naturelle :
L'aube sur l'orient deployant ses habits
Sur elle de son sein fait tomber les rubis.
Ceste fleur en passant est de tous desiree,
La fille en veut parer sa perruque doree,
Le rosier la cachant montre de ne faillir
A repousser la main qui la viendra cueillir.
Mais si par les troupeaux sa couleur est fanee
Et par l'œil des bergers sa beauté profanee,
Ses feuilles sans odeur tombent sous l'églantier,
Et perd en vn instant son ornement entier.

Ces pudiques beautez à la fin trop faschees
De voir de gens de peu leurs faueurs recerchees,
Leurs saints ruisseaux troublés, et par impunité
Tout le monde attenter à leur virginité,
Laissent le temple ouuert, et toutes en colere
En retournant s'asseoir aux costez de leur pere,
Abandonnent leur art sans honneur et sans pris,
Profané par la voix de tant de bas esprits.

Ainsi par les saisons tout fleurit et s'efface,
Les choses pour vn temps l'une à l'autre font place,
Et toutes à la fin cedent au changement
Quand il n'est plus de lieu pour leur accroissement :
Lorsque du plus haut ciel les Muses descendues
N'avoient qu'en peu d'espris leurs flames espandues,
De leurs chastes amours les premiers inspirez
Ouvrirent des tresors de la France admirez :
Mais rien n'estant jamais parfait de sa naissance,
Ils ne peurent trouver parmy tant d'ignorance
Ce qu'avecque plus d'art les autres ont cerché,

Voyant par les premiers le chemin defriché.

Quand de si peu de mots la France avoit l'usage,
C'estoit estre sçavant que d'avoir du langage :
Rien ne se peut former et pollir à la fois,
Et faut beaucoup de mots pour en faire le choïs.

Ces esprits emportoient la gloire toute entiere,
Si tousjours la façon eust suivi la matiere :
Mais souvent à leurs vers defailloit la beauté,
Comme aux corps qui n'ont rien qu'une lourde santé.
A ces vieux bastimens ils estoient comparables,
Dont le fondement ferme et les portes durables
De l'orage et des vents mesprisent les efforts,
Mais qui sans ornement, et dedans et dehors,
N'ont nul éclat riant où l'œil se puisse plaïre.
L'email des chiffres d'or dans les chambres n'esclaire,
Ny des marbres divers la luisante clairté,
Et n'ont rien qui ne soit pour la nécessité ;
Non plus que ces guerriers vestus d'armes pesantes,
Qui les pourraient avoir et bonnes et luisantes :
Mais voulant aux combats seulement s'asseurer,
Ont soin de se couvrir et non de se parer.

Les derniers qui vouloyent s'eloigner de ces vices,
Ont assis Apollon au throsne des delices,
Mais de trop de liens contraint sa majesté.
Luy qui comme un grand Dieu n'a rien de limité,
Qui dessus tous les arts estendant son empire.
De pompe et d'appareil souloit partout reluire :
En cest age dernier, chassé de sa maison,
Se voit dedans l'enclos d'une estroite prison,
Et reduit sous le joug de pointes figurees,
Souffre contre son gré ses bornes mesurees
Par des jeunes esprits, dont le foible cerveau
Veut produire à la cour un langage nouveau,
Qui plaist aux ignorans et nostre langue infecte
De rymes et de mots pris en leur dialecte.
Et, comme ces portraits de longtemps commencez

D'un pinceau delicat craintivement poussez,
Qui ne sont relevez que par la patience,
Monstrent en leur douceur plus d'art que de science,
Leurs vers ont par travail plus de subtilité
Que de force requise à l'immortalité ;
Semblables aux muguets, plus soigneux du visage
Que des effects d'honneur qui partent du courage ;
Car comme ces beaux fils, remplis de vanité,
Recerchent le parfum premier que la santé ;
Ces ignorans fardez de parolles dejointes,
Premier que leur sujet vont recercher les pointes ;
Si bien que les premiers sont trop près du berceau,
Les derniers en naissant ont trouvé leur tombeau.

DES-PORTES tout rempli de lumiere et de gloire,
Qui de l'eternité limite sa memoire,
Ny trop près de la fin ny du commencement,
Seul quant et la fureur a eu le jugement.
Car, pour estre toujours à luy-mesme semblable,
Il empesche qu'aucun ne luy soit comparable :
Et sans monter trop haut ny trop bas devaller,
Fait qu'estant tout egal, on ne peut l'egaller.
L'Amour n'auroit sans luy ny flame ny cordage.
Et comme cet Amour débrouilla le nuage
De la masse confuse où tout le monde estoit,
Lorsque chaque element sans ordre combattoit,
De tant d'esprits confus cest esprit nous degage,
Et la France luy doit la regle du langage.
On devient tout sçavant quand on sçait l'admirer,
Et cest œuvre si net ne se peut comparer
Qu'à ce chemin de laict que marqua dans la nue
Cette belle Junon, quand dormant toute nue,
Et sur un lict d'œillets ses nymphes attendant,
Hercule à ses tetins elle trouva pendant,
Et veist à son resueil une sente blanchie
Des perles de son laict à jamais enrichie,
Et des lys argentez, que la terre conceut

De la blanche liqueur qu'après elle receut.

Esprit, qui des plus grands la louange surpasse,
Dormant dedans le sein des Muses et des Graces,
Tu nous feis un chemin net et deliceux,
Qui peut en le suivant nous mettre dans les cieux.
Ces parolles d'amour qu'Amour t'a revelees,
Plus pures que les lis qui croissent es vallees,
Sont lis pris sur un mont où personne n'atteint,
Qui ne perdront jamais la couleur de leur teint ;
Car aux jardins du ciel ils ont eu leur naissance,
Et plantez en la terre à l'honneur de la France
D'une immortelle main, la mere des Amours
Les va d'une eau de Meurthe arrouser tous les jours.

Ecrire encore après ces parolles divines,
C'est bien auprès des lis approcher les espines.
Si ce qu'on peut de mieux c'est de les imiter,
Puisqu'il est impossible, il ne faut plus chanter.

Rare exemple d'amour et des ames fidelles,
Qui mets dans nos esprits des créances nouvelles
De ton sexe tenu plein d'infidelité,
Belle ANNE²³, qui fais honte à la pudicité
D'une²⁴ qui la perdant se rendit eternelle,
Et fist quitter aux Rois leur terre paternelle,
Qui portes sur le front un printemps de beautez,
Ouurant devant nos yeux des fleurs de tous costez :
Je ne laisseray pas, belle et chaste maistresse,
Avant que de mourir d'acquitter ma promesse,
Sans espoir du renom des autres attendu ;
Et tandis que je vay chercher ce qui t'est deu,
Comme un qui de l'Amour, comme moy tributaire,
Se rencontre en resuant sur une eau solitaire,
Et parmy tous les lieux d'un desert ecarté,
Songeant tousjours aux yeux, Rois de sa liberté,
Voit dedans le crystal de ceste onde de verre
Les monts, les prez, les bois, comme il faict sur la ter
Dans ce livre tout plein de nos affections,

Contemple mon tourment et tes perfections.

AU ROY.

STANCES²⁵.

(Vers 1600).

HENRY, dieu de nostre esperance,
Tandis que l'empire t'attend,
Que peut faire toute la France
Afin de te rendre content ?
De quelles couronnes de gloire,
D'arcs de triomphe et de lauriers,
Peut-elle marquer ta victoire,
Qui parmy ses souspirs derniers
Et sur les cendres reschauffees,
Au lieu d'un sepulchre si pront,
Luy rebastit tant de trophées,
Et luy met cent palmes au front.

Pour moy, dans ce lieu solitaire
Où la fortune m'a reduict,
A la fin je ne puis me taire ;
Ton nom me reveille la nuit,
Et porte en moy-mesme la honte

D'un qui cache la verité,
Si par les ages je ne conte
Tes faicts à la posterité,
Et que quand, par des lois escrites,
Tu ne regnerois justement,
Qu'il eust fallu pour tes merites
Te faire Roy par jugement.

Grand Prince, à toi seul comparable,
Le doux soin des Dieux immortels,
Ceste valeur si memorable
Partout doit avoir des autels :
Et ne luy bastir point de temples
Où ses ouvrages soient escrits,
Ce seroit oster les exemples
A tant de glorieux esprits
Qui naistront, remplis de vaillance,
De la Maison d'un si grand Roy,
Et faire mourir l'esperance
Des vaillans qui vivent sous toy.

Que de ce jour si venerable
On s'aïlle a jamais souvenant,
Auquel cet Alcide adorable,
Malgré le ciel le retenant,
Vint enfin visiter la terre,
Où tant de peuples soulevez
Ne pouvoient, après ceste guerre,
Que par luy seul estre sauvez,
Qui, plein d'une ame juste et sainte,
En desdaignant de se donner
Lumiere d'une chose estaincte,
Ne sçait que vaincre et pardonner²⁶.

Que si ce destin n'a peu faire
Qu'il ne nous l'ait faict acheter,

Et qu'il a semblé nécessaire
Que pour servir son Jupiter,
Ce ciel, plein de feux et d'orage,
Vist de nouveau devant nos yeux
Foudroyer la force et la rage
De tant de geants furieux ;
La France, au milieu de ses larmes,
Benit son mal et sa douleur,
Adorant la cause des armes
D'où vient l'effect de son bonheur.

Et, bien que ses champs et ses villes
Ayent souffert si longuement,
Elle doit aux guerres civiles
Sa joie et son contentement,
Qui firent venir ce Neptune
Quant et ces flots impetueux,
Pour prendre garde à sa fortune
Parmi ces bouillons fluctueux,
Qui, malgré la fureur de l'onde,
Nous remet au port seurement,
Envoyant la Paix par le monde,
Dessus l'un et l'autre element.

Enfin, apres un si grand nombre
De chefs et de peuples domptez,
Il faut se reposer à l'ombre
Des lauriers si bien achetez.
Sire, il est temps de prendre garde
Que vostre nom est immortel,
Mais que la mort ne se retarde,
Et que l'arrest du ciel est tel
Pour ceux qui portent des couronnes
Comme pour les bergers des bois :
Vivant donc pour tant de personnes,

Vivez pour vous aucunes fois.

D'un air offusqué de nuage,
Pour tousjours le maistre des dieux
Ne veut pas couvrir son visage,
Et cacher son œil à nos yeux.
Luy mesme d'un soin charitable
Ayant ordonnez les destins,
Se va mettre au rang à la table
Et recommence ses festins.
La mesme main dont le tonnerre
Dessus les meschants est poussé,
Du beau Troyen reçoit le verre
Lorsque son courroux est passé.

Et puisqu'une gloire parfaicte
Ne peut aller en augmentant,
Rendez la fortune suiette
Par la paix du tout l'arrestant.
Faictes qu'il ne soit plus loisible
Au cours de la Fatalité,
Qui verra ce regne paisible,
D'y prendre tant d'autorité.
Vostre valeur s'est fait connoistre
Desia par tant de lieux divers,
Qu'aussi bien on ne peut l'accroistre
Si l'on n'accroissoit l'Univers.

DISCOURS
SUR LA NAISSANCE DE
MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN²⁷.

(1601).

TANDIS que ce grand Roy, dont la gloire
surmonte

Tout ce que des grands Rois nostre siecle raconte,
Faisoit vivre les siens en un age doré,
Des peuples estrangers justement adoré,
Et d'un sceptre innocent commandant à la France,
Sur tous les cœurs du monde estendoit sa puissance :
Parmy tant de bonheur nos esprits ravissant,
Un soin quant et le jour malgré nous renaissant
Rendoit à nos plaisirs nos craintes comparables,

Songeant que nos beaux jours n'estoient gueres
durables,

Et que ce grand soleil nostre nuict empeschant,
Auroit dedans le ciel sa fin à son couchant.

Il nous ressouvenoit par de tristes exemples,
D'avoir veu depuis peu les soldats dans nos temples,
Et nos champs sans valeur, aux moissons destinez,
Les sepulchres sanglans des peuples mutinez :
Estimans bien-heureux ceux qui par cognoissance,
Pour estre sans douleur, estoient sans prevoyance :
Quand tout en un moment nous vismes tout changé.
Le ciel aux justes vœux de la terre obligé,
Nous voulut garentir de toutes sortes d'armes,
Et nos yeux préparez à de nouvelles larmes,
Vers luy furent bientost joyeusement tournez,
Sous l'espoir des succes qu'il avoit ordonnez.

Dessous un ciel heureux se voit une contree,
Où Saturne une fois ayant faict son entree,
Touché de la douceur d'un si plaisant sejour,
Ne s'eslongna jamais des terres d'alentour :
Deux fleuves richement ses plaines environnent,
Des costeaux pleins de fruicts ses campagnes
couronnent,
Les fleurs n'y craignent point l'empire des saisons,
Et le soleil y rit de toutes ses maisons.

En ce lieu l'ornement de la belle Hesperie,
Bien loin de nostre France estoit une Marie,
Dont le nom immortel icy bas s'entendoit
Partout où la clarté d'Apollon s'espandoit.
Le soin de sa vertu necessaire à nostre age,
Luy faisoit oublier celui de son visage :
L'Amour comme en son ciel dans ses yeux se tenoit,
Et sa beauté, sans art tous les cœurs retenoit.

Henry, l'astre des Rois, à qui la Renommée.
D'une immortelle flame avoit l'ame allumee,
Brulant d'un autre feu ne pense plus sinon

Qu'aux aimables vertus de ceste autre Junon.
Elle tout en repos se sent tout agitee,
Et sans voir ses liens void qu'elle est arrestee :
D'un martyre inconnu son esprit traversé
Reçoit plus de plaisir plus il se sent blessé :
Mais nul autre en son cœur n'eust jamais trouvé place,
Et falloit ce soleil pour fondre ceste glace.

Ainsi ces deux esprits, sans s'estre recerchez,
Furent fatalement par le Ciel attachez :
Leurs corps comme leurs cœurs à la fin se joignirent,
Et avecque nos maux leurs flames esteignirent.

Combien ce bruit heureux courant par l'Univers
Fit reveiller de Rois et de peuples divers !
La France ce jour-là, comme au jour de sa feste
De branches d'olivier se couronna la teste,
Foulant ses ennemis sous elle terrassez,
Et les lauriers tenoient les myrthes embrassez.
La flame de nos feux donna jusques aux nues,
Et le bal empeschoit de passer par les rues :
Nous vismes relever nostre Empire et nos Lois,
Et n'attendant plus rien que le dixiesme mois,
La lune lentement suivant nostre esperance,
Retarda bien long-temps le bon-heur de la France,
Par les signes du ciel marchant tardivement
Et ne pouvant pour nous haster son mouvement.

Mais pendant que la Cour demouroit en cervelle,
Et que tous les courriers attendoient la nouvelle,
Mercure d'un eclair les nuages fendit,
Et dans le ciel ouvert ceste voix s'entendit :
« Monarques glorieux, que l'Occident adore,
Rois mignons du soleil, vous peuples de l'Aurore,
Un Roy plus grand que vous sur la terre viendra,
Qui de tous vos debats arbitre se rendra. »

La nuict avoit sur nous desia tendu ses voiles
Et le ciel nous monstroït les dernieres estoiles,
Quand apres de grands maux que Junon endura

Ce soleil désiré dans le monde éclaira.
En ce moment heureux, d'un esprit solitaire
Parmy tant de rumeurs j'observay ce mystere,
Que lorsque du Dauphin ceste Royne accoucha
Le Dauphin de là haut tout soudain se cacha ;
Et plongeant dans les flots honteusement la teste,
Il esmeut en soufflant une humide tempeste :
Quand l'Hercule celeste aussitost arriuant
Parut pour saluer nostre Hercule viuant.

Crois donc, Prince attendu, de qui tous ces Oracles
Nous font encore apres attendre des miracles :
Fay nous voir que le Roy si grand et si parfait
N'a rien fait de si grand comme de t'avoir fait.
Crois viste pour toy-mesme, et pourtant de
personnes :

Crois pour tant de lauriers, et pour tant de couronnes, .
Suce avecque le laict tous les jours en croissant
La crainte de Celuy qui t'a faict si puissant.
Fuyant les voluptez aux Princes si communes,
Tasche que tes vertus egallent tes fortunes :
Et retenant les tiens par tes mœurs seulement,
Par la peine des loix puny-les rarement :
Avecque la valeur fay marcher la clemence,
Sois soudain au pardon et tardif à l'offence :
Et joignant au sçavoir la libéralité,
Ouvre toy le chemin à l'immortalité.

POUR MONSIEUR LE DAUPHIN²⁸.

STANCES.

(1601).

MESSAGER des Dieux et des Parques,
Qui fondent le sort des Monarques,
I'annonce l'arrest des Destins,
Et l'heur d'un Prince je recite
Qui doit obscurcir le merite
Des Traians et des Constantins.

Tel que l'astre aux flammes dorees
Sortant des plaines azurees,
Ce jeune Apollon reluira ;
Le Printemps couronné de roses
Ne montre tant de belles choses
Que son enfance en produira.

Ces ans par qui tout se commence
Poussez d'une forte semence,

Seront pleins d'esprits et d'ardeur ;
Ce soleil n'aura point d'aurore,
Car le ciel voudra qu'on l'adore
Premier qu'il montre sa grandeur.

Toutes ses palmes fortunées
Luy viendront devant les années
Et le rendront si triomphant,
Que long-temps la paix et la guerre
Des plus grands princes de la terre
Ne dépendront que d'un enfant.

Quand la jeunesse et les délices,
Des Amours les douces nourrices,
Joindront la force à la beauté,
De ses traits les âmes blessées
Le feront roy de leurs pensées
Et tyran de leur liberté.

Les beautés les plus rigoureuses
Alors se verront amoureuses,
Et ses yeux, aimables vainqueurs,
Aux regards ne pourront suffire,
Estant seul partout son empire
Le feu des esprits et des cœurs.

De son temps viendra l'opulence :
Empeschant toute violence,
Des peuples il sera l'appui,
La crainte et l'exemple des Princes,
Et sera tel pour ses provinces
Que les Dieux ont été pour luy.

Sa gloire sera toujours vive,
Dessus la paille de l'olive
Il semera des lauriers verts,

Avec ses vertus admirables
Il aura les vents favorables
Et les pilotes plus experts.

Du monde il estendra les termes,
Ses desseins demeureront fermes
Depuis qu'ils seront entrepris,
Et les sciences negligees,
Aux vertus du pere obligées,
Plus que jamais seront en pris.

Il voudra tout faire entreprendre
Par Cæsar ou par Alexandre,
Mais de son bonheur les guidant,
Le fruit de toute leur victoire
Sera de publier sa gloire
Et luy regnera cependant.

Le peuple, parmy son ouvrage,
Meslera tousjours son image
Et le nom de sa deité.
Des gardes la pompe ordinaire
De suyvront plustot pour luy plaire
Que non pas pour sa seureté.

ADRASTE²⁹.

ADRASTE qui se void le plus grand de son age,
De lauriers eternels justement couronné,
Ayant soumis la terre aux loix de son courage,
Sous celles d'une femme estoit emprisonné.

Pour luy seul qui croissoit tous les jours en
puissance
Les astres plus heureux sembloient faire leur cours ;
Toutes les nations adoroient sa vaillance,
Mais lui les desdaignant adoroit ses amours.

Après avoir rompu tant de fortes armées
Et des folles citez les tumultes esteint,
Les flammes dans son cœur demeuroient allumées ;
Plus il estoit vaillant, plus il estoit atteint.

L'Euphrate et le Danube avoient peur de ses armes.
Le Tybre et l'Eridan reveroient sa grandeur :
Mais luy-mesme il faisoit des fleuves de ses larmes,
Et la gloire cedit à l'amoureuse ardeur.

Enfin il a rompu des chaînes malheureuses :
Le Ciel d'où seulement est venu son repos,
Luy-mesme en arrachant ses fleches amoureuses
Le force en souspirant de dire ces propos :

« Adieu, vaines ardeurs par les astres esteintes,
Dont tous les maux sont vrais, et les plaisirs tous
faux :
Beauté, je vous oublie et mes flammes si saintes
Sont comme des miroirs où je vois vos defaux.

« Depuis cinq ans entiers au moins ai-je la gloire
De n'avoir point rompu par infidélité :
Et de mes feux premiers conservant la memoire,
Je ne puis oublier vostre legereté. »

Lors Adraste se teut, craignant la souvenance
De tout ce qui servoit à rallumer son cœur,
Et se laissant aller aux amours de la France,
Se faict de plus en plus de soy mesme vainqueur.

Soleil, qui peux oster ou donner la lumiere,
Qui tousjours es de mesme et changes tant de fois,
Où que ton char leger finisse sa carriere,
Adraste est le plus grand de tout ce que tu vois !

SUR LE SIEGE D'OSTENDE³⁰.

(Juin 1604).

ALORS que le Ciel veut que par toute la terre
Les Rois plus belliqueux soient lassez de la
guerre,
Je retire en mon sein tous les jeunes guerriers
Qui ne peuvent ailleurs se couvrir de lauriers.

Comme un temple de Mars que l'Univers regarde,
Qui s'accroist par sa perte et que la valeur garde,
Sur la terre d'autrui je suis encore à moy,
Les Destins ne pouvant me soumettre à leur loy.

l'arreste les desseins des Monarques du monde.
C'est dessus mes travaux que leur repos se fonde,
Et parmy tant d'efforts tentez par l'estranger,
Je me voy triomphante au milieu du danger.

RESOLUTION DE N'AIMER

CONSTAMMENT

QU'EN RECUEILLANT LE
FRUICT DE SA CONSTANCE³¹.

STANCES.

BEAUTÉ qui ne vivez que du trespas d'autrui,
Et faictes que chacun à la mort se dispose,
Je veux, puisqu'il vous plaist, mourir en mon ennui :
C'est vivre, que mourir pour une belle chose.

Sans attendre secours, je ferai beaucoup mieux
D'offrir à vos autels ma vie en sacrifice ;
Car il vivra tousjours qui mourra pour vos yeux,
Et mourra sans loyer, qui vous fera service.

Mais je voy que ma fin de rien ne serviroit,
Et que plustost je doi tant de flames esteindre :
Se mocquant de ma mort seulement on diroit,
Que je voulois monter où l'on ne peut atteindre.

Puis je suis d'une humeur que quand on me reduit
A ne rien esperer, je veux bien que l'on pense

Que je n'aime les fleurs que pour l'amour du fruit,
Et qu'on m'oste l'amour, m'ostant la recompense.

Qui s'engage en vos rais, il s'engage en sa mort,
Et personne sans fruit ne veut perdre sa vie ;
Vous devez ou donner aux amants reconfort,
Ou des seuls immortels tousjours estre servie.

Aussi bien de vostre œil vous pourrez captiver
Les Dieux les plus puissans et plus remplis de gloire ;
Mais sans aimer trop haut, je desire trouver
Mes lauriers asseurez en petite victoire.

SUR LA MORT
DE DEUX JEUNES GARÇONS
AGÉS
L'UN DE DEUX ANS, L'AUTRE
DE TROIS³².

BEAUX rayons plus clairs que durables,
Si vos lumieres desirables
Ont eu leur fin en commençant,
C'est le destin des belles choses,
Un matin est l'age des roses
Et les lys meurent en naissant.

Icy long-temps rien ne peut estre ;
Le beau soleil qui nous fait naistre,
Du quel, en ce siecle meschant,
L'orient vous fut necessaire,

Subiect à la reigle ordinaire,
Comme vous aura son couchant.

C'est beaucoup d'heur quand il arrive
Qu'on trouve le port des la rive ;
Car, puisqu'aussi bien le vaisseau
Doit perir, c'est nostre avantage,
S'il advient qu'il face naufrage
Avant qu'il face encore l'eau.

Beaux feux, en voyant vostre cendre,
Ce que je puis, c'est de reprendre
La rigueur injuste du sort,
Qui n'a permis à mon enuie
Que je fisse pour vostre vie,
Ce que je fay pour vostre mort.

Comme les pyralides³³ meurent,
Quand un moment elles demeurent
Hors du feu qui les fait durer,
Vos beautez, de qui la nature
Du Ciel avoit sa nourriture,
Hors du Ciel n'ont peu demeurer.

Mais vous deviez naistres moins belles,
Ou vous deviez naistre immortelles ;
Car, tant plus qu'un bien est plaisant,
Et qu'il donne plus d'esperance,
Quand on en perd la jouissance,
Le regret en est plus cuisant.

Dessus vos tombeaux, amelettes³⁴,
Naissent tousjours les violettes !
Le cedre s'y puisse nourrir,
Qui, de sa vigueur tousjours fresche,
Comme il ne pourrit point, empesche
A jamais vos corps de pourrir !

L'ADIEU D'AMYNTHE ET DE CLORICE.

STANCES³⁵.

SOUS les verts arbrisseaux, au long d'un beau
rivage,
Amynthe, que le Ciel abandonne au malheur,
Ramenait son troupeau du grand jour à l'ombrage,
Pour se mettre à couvert de l'ardente chaleur.

Mais l'ombrage des bois et le frais des fontaines,
Qui deffendent ces lieux et du chaud et du jour,
Ne peuvent alléger ses amoureuses peines,
Il porte en tous endroits son mal et son amour.

Ce berger qui passait tous ceux de la contrée,
En adresse et valeur, mourait pour les beaux yeux
D'une que les Destins avaient aussi montrée
En sa jeune beauté pour chef d'œuvre des Cieux.

Clorice étoit son nom, qui depuis son enfance
Bergère fréquentait ces ombrages herbeux ;
Ce fust où le pasteur prit d'elle connoissance,

Et luy donna son cœur, ses soupirs et ses vœux.

Il est tousjours pres d'elle, et sa jeunesse esprise
De ce nouvel amour n'a plus d'autre plaisir
Que de rendre à ses yeux, seigneurs de sa franchise,
Tout ce qu'il peut avoir de temps et de loisir.

Bref il ne vit qu'en elle, et d'elle en sa pensée
L'image nuict et jour repasse incessamment.
C'est l'unique remede à son ame blessee,
Lorsqu'il est esloigné de son contentement.

Dans l'escorce des bois, le cher nom de Clorice
Il laisse en mille endroicts subtilement escrit ;
Mais ceste belle main, sans aucun artifice,
L'avoit bien plus avant gravé dans son esprit.

Ce beau nom, que sa voix à l'écho fait redire,
Est appris des vallons et des bois d'alentour ;
Les antres separez, où seul il se retire,
Se plaisent d'escouter les chants de son amour.

Clorice brusle aussi d'une flamme secrette :
Son jeusne cœur souspire atteint du mesme traict ;
Et sa chaste pensee, où l'amour se retraite,
Garde du beau pasteur l'agreable portrait.

Sa parole, ses yeux, sa façon gratieuse,
Ont de charmes si forts enchanté ses esprits
Que n'estant plus de rien que de luy curieuse,
Toute autre affection elle tient à mespris.

Comme elle fust soudain l'idole de son ame,
Il est incontinent son plus aymé soucy.
Trop heureuse fortune en ceste douce flame
Et trop heureux amants, s'ils demeuroient ainsy.

La douceur de ce calme en peu d'heures est
changee,
Leur pitoyable estat à ce point est rangé,
Qu'il faut, malgré l'amour, au devoir oblige
Prendre avec mille pleurs l'un de l'autre congé.

On commande au pasteur de faire autre demeure.
Ses yeux ne verront plus les soleils de ses jours,
Et contraint de partir, il faudra bien qu'il meure,
Laisant en mesme lieu son cœur et ses amours.

Il tombe au souvenir de ceste departie.
Comme il voit approcher l'object de son ennuy ;
Clorice descendit du mont en la prairie,
Qui sur mesme suiet se pasme quant et luy.

Le soin qu'elle a pourtant des angoisses mortelles
Où dolente elle a veu son fidelle berger,
Luy donne du courage et des forces nouvelles ;
Le salut des amants court un mesme danger.

Elle ouvre au jour ses yeux et sa bouche à la
plainte ;
Les roses de son teint elle baigne en ses pleurs
Et luy dict : « Si ton ame est de mon deuil atteinte,
Pour appaiser ma peine appaise tes douleurs.

S'il est vrai que je sois ton amour et ta vie
Et que tu sois aussy mon amour et mon bien,
Si ton desir fut oncq'à me rendre servie,
Pense qu'en ton repos demeure aussy le mien. »

Il reprend ses esprits à la voix qui le touche,
A la voix de Clorice empreinte dans son cœur :
Et retournant les yeux à ceste belle bouche,
Il tire ces regrets de sa foible langueur :

« Seul esprit de mon ame, hélas ! je puis bien dire

Qu'amour ne m'a permis la faveur de te voir
Si non pour me donner d'autant plus de martyre,
Puis qu'il faut m'absenter commandé du devoir.

En perdant de tes yeux la fatale lumiere,
Je dois bien dire au jour un eternel adieu,
L'heure de mon départ sera l'heure derniere
Qui finira ma vie au partir de ce lieu.

Vivre apres un adieu qu'on peut dire à sa Dame
Et pouvoir sans mourir en estre séparé,
C'est n'avoir point senty bien avant en son ame,
Ny les traits, ni les feux, d'un bel œil adoré. »

Ainsy disoit Amynthe à sa chere maistresse.
Les sanglots et les pleurs empeschent toutesfois
Qu'il ne puisse achever estouffé de tristesse ;
Mais son œil languissant sert de langue et de voix.

Clorice, qui ressent une douleur semblable,
Meurt deux fois de le voir à ceste extremité,
Et les larmes qu'espand son bel œil pitoyable,
Font paroistre en mourant plus belle sa beauté !

Ce ne sont point des pleurs, ce sont perles choisies
Qui coulent de ses yeux sur les lys de son teint,
Et tombant sur les fleurs de ces belles prairies
Embellissent l'honneur de l'esmail qui les peint.

Quel variable sort ! Ces rives bien-heureuses
Souloient se rejouir en leurs contentemens,
Quand le Ciel benissoit leurs flammes amoureuses,
Sans crainte de sentir ces nouveaux changemens ;

Et maintenant ces bois, ces prez et ces rivages,
Où ces tristes amants se retiroient à part,

Pendant que leurs troupeaux païssoient les doux
herbages,
Semblent aussy pleurer ce rigoureux depart.

Ce couple infortuné, dont l'amour si fidelle
Tient les deux cœurs liez, ne se peut separer ;
Il est pourtant au point d'une absence eternelle,
Et ne peut son adieu plus long-temps differer.

En se serrant la main, l'un l'autre se regarde
Sans pouvoir que des yeux l'un à l'autre parler ;
La tristesse, la joye, ensemble les en garde,
Ravis de s'entrevoir, transis de s'en aller.

Pour derniere faveur, la belle ainsy penchee
Permet que le pasteur baise ses yeux ayez,
Et que sa belle bouche, à la sienne attachée,
Reçoive avec son cœur ses souspirs enflammez.

La nuict survient trop tost, qui forcez les separe,
Mais le corps seulement ; car le Ciel ne peut pas,
Pour toutes les rigueurs que contre eux il prepare,
Ces deux cœurs separer qu'en l'oubly du trespas.

POUR UN ADIEU.

STANCES.

QUAND Alidor se vid resolu de chercher
Dessous un nouveau ciel une gloire nouvelle,
Et que l'heure approcha qu'il falloit detacher
Les chaisnes qui tenoient un esprit si fidelle,
Il sentit à l'instant qu'il n'est point de trespas,
Que d'avoir veu Floreste et de ne la veoir pas.

La gloire et la jeunesse, aux desseins eslevez,
Malgré les feux d'amour enflammoient son courage,
Et par de beaux desirs aux Princes reservez,
Toutes deux jour et nuict avançoient son voyage :
Mais il conneut, voulant abandonner ces lieux,
Que l'ame des amants se loge dans les yeux.

Il ne peust cependant esteindre ceste ardeur
D'aller chercher l'honneur en tous les coins du monde,
Et, bien qu'il soit né grand, il hait toute grandeur,
Si parmi les hazards la vertu ne la fonde,
Ne pouvant rien trouver qui soit si hazardeux
Que quand l'esloignement diuise un cœur en deux.

Les faits du grand Henry des mortels adoré,

Sont les pourtraicts sacrez de son ame agitee.
Ce Mars est le soleil dont il est esclairé,
Qui mesme a par valeur sa fortune acheptee :
Mais comme il veut partir, Floreste, d'un regard,
Le fist ainsy parler arrestant son despart :

« Prince, de qui le nom fut jadis si vanté
Pour tant de maux soufferts et sur mer et sur terre,
Fut-ce faute d'amour ou faute de beauté
Que vous peustes laisser les amours pour la guerre ?
Apprenez-moy comment on dejoint deux esprits
D'une flamme pudique également esprits.

Anthoine, je t'excuse, adorant le sentier
Par où ceste beauté de tes pas fut suivie,
Quand tu voulus plustost quitter un monde entier
Que de quitter ses yeux les astres de ta vie.
Car il n'est point de mal qui se peut comparer
Au mal de deux amants que l'on veut separer. »

Mais parmy ces pensers il retourne tousjours
Sur les pas glorieux de ces ames hautaines,
Qui par leurs longs travaux et non par leurs amours
Ont acquis en tous lieux le nom de capitaines.
Enfin pour s'en aller à Floreste il parla,
Et souvent à ces mots des larmes il mesla :

« Floreste, voy les feux d'un veritable amour,
Qui ne me permet pas de mourir, ni de vivre :
Je ne vis qu'en l'espoir de me voir de retour
Et je meurs de regret que je ne te puis suivre :
Mais ou vivant, ou mort, plus rien je ne ressens,
Estant prest à laisser l'object de tous mes sens.

Adieu, chastes regards, source des beaux desirs,
Adieu, bouche de feu de mille fleurs semee,
Adieu, doux entretiens, adieu, tant de plaisirs,

Dont mon ame en l'aymant si long-temps fut
charmee,
On peut bien à mes yeux ces delices oster,
Mais toutes dans l'esprit je les veux emporter. »

Ainsy part cet amant qui, proche de la mort,
Ne devoit point aller la chercher dans les armes :
Qui de ceste douleur eust voulu voir l'effort,
Il eust fallu la veoir escrite de ses larmes.
Un cœur sent plus de mal plus il est genereux :
Et la Gloire et l'Amour font les grands mal-heureux.

STANCES³⁶.

CHASTE beauté qui sous vos lois,
Pouvant ranger les plus grands Roys,
De moi seul estes adoree,
Que sert à mon cœur embrazé,
Que mon merite soit prizé
Et que ma foy soit ignoree.

Je n'ayme que trop constamment
Et, si l'air est le fondement
D'une amour si sainte et si haute,
C'est que du Ciel j'en fus atteint :
Mais si ceste flamme s'esteint,
Ce ne sera que vostre faute.

Autrefois, dedans les hazards,
Egalant la gloire de Mars,
J'ay mérité ce qu'on me donne.
Aujourd'huy vaincu par vos yeux,
Mes lauriers les plus glorieux
Sont ceux dont ma foy me couronne.

Je sçay bien qu'il faut endurer
Et qu'il ne faut rien esperer,
A tout cela je me prepare :
Jamais beaucoup ne cousta peu,

Et ne puis, mourant de ce feu,
Mourir pour rien qui soit si rare.

APPREHENSION D'UNE ABSENCE.

STANCES.

CE qui m'outrage plus, c'est qu'il faut que je
pense,
Qu'un jour je dois souffrir la rigueur d'une
absence

Et qu'à la fin tous deux il faut nous separer :
A l'heure je mourrai ; car je suis trop sensible
Pour souffrir sans prevoir ceste perte indicible,
Et j'ayme mieux mourir que de m'y preparer.

Au desir d'un chacun mon desir est contraire.
En la guerre est mon bien, en la paix ma misere,
Et du malheur commun vient ma félicité :
Quand nos Princes contens auront quitté les armes,
Je verray tout en ris, et seray tout en larmes,
Comme on dit que le Nil se desborde en esté.

De moy je jure bien, beauté trop inhumaine,
Qu'on menera mon cœur, quelque part qu'on te
meine,

C'est pourquoy si quelqu'un te dit, pour me blasmer,
Que je ne t'ayme plus et qu'un autre œil m'esclaire,
Respons-luy seulement : Cela se peut-il faire ?
Quand on n'a plus son cœur, peut-on encore aymer ?

PLAINTES

SUR L'APPREHENSION D'UNE
ABSENCE.

STANCES.

CE n'estoit pas assez qu'une beauté mortelle
Tint mon cœur attaché d'une chaisne eternelle,
Et qu'on me vist reduit à ne rien esperer :
Il falloit essayer si j'estois invincible ;
Car à ma passion rien n'estoit impossible,
Sinon de l'aymer moins, ou de m'en separer.

Et voilà que le Ciel, pour tenter ce courage,
Qui de tant d'accidens a soustenu l'orage,
Jaloux de ma prison me desrobe à vos yeux ;
Mais je courray partout sans de vous me distraire,

Comme fait le soleil, en sa course ordinaire,
Qui tourne tout le monde et ne part point des cieux.

En quelques lieux divers que la guerre me jette,
On ne verra qu'à vous ma liberté suiette ;
Mais ce cœur desdaigneux qui me donne la loy
Et qui me voit captif dans ma prison derniere,
Vous verra, malgré luy, vous-mesme prisonniere ;
Car je veux en allant vous porter quant et moy.

Rien ne peut empescher que, vous ayant laissee,
Vous ne soyez tousjours reyne de ma pensée ;
Mes yeux perdront tous seuls la clarté de leur jour,
Car les feux de l'esprit ne se peuvent esteindre ;
L'absence est le miroir des choses qu'il veut feindre
Et peut nuire aux amants, mais non pas à l'amour.

Abandonnez ces lieux et partez la premiere ;
Ma foy sans vos beaux yeux me fournit de lumiere ;
Mais comme ores Apollon moderant sa chaleur
Faict les jours et les nuicts d'une egale distance,
Faictes qu'à la rigueur la faveur se balance,
Et croyant mes ennuis moderez ma douleur.

STANCES.

AMOUR, cruel flatteur, que me penses-tu faire ?
Je m'estois retiré dans un lieu solitaire,
Sans plus craindre le mal ny desirer le bien :
Resolu de n'aimer jamais rien que moy-mesme,
Au contraire, je sens qu'au prix de ce que j'ayme,
Depuis que je suis né je n'aimay jamais rien.

De moy-mesme et des miens j'ay perdu la
memoire ;
De ma seule prison mon ame faict sa gloire,
Estant à ceste fois tellement asseruy
Que j'ay pour mon amour les amours delaissees,
Et comme enseuely dans mes tristes pensees,
Mes souspirs seulement tesmoignent que je vy.

Quand je me ressouviens de ma premiere vie,
Aux plus infortunez je doy porter enuie,
Ne te retrouvant plus, heureuse liberté.
Que me sert d'y songer puisque ie t'ay perdue ?
Je ne merite point que tu me sois rendue,
N'ayant fait cas de toy que quand tu m'as quitté.

Mais pendant qu'abusé des vanitez mortelles
I'attache mon plaisir aux plaisirs infidelles,
Et tandis qu'en resuant je ne fais que penser

Comme je me rendray ces beaux yeux favorables,
Je me ferme la porte aux desseins honorables,
Voyant mon age entier aux amours se passer.

Amour, laysse-moi donc, ta puissance est finie,
Je suis depuis dix ans dessous ta tyrannie
Asservi follement à des sujets divers.
J'en suis le jeu du peuple et ne le veux plus estre,
Resolu desormais de n'adorer qu'un maistre,
Adoré de la France et de tout l'Univers.

STANCES³⁷.

PUISQUE loing ses yeux mon ame est asservie,
Et que j'ayme les miens pour la voir seulement,
Ne luy voulant cacher nul moment de ma vie,
Il faut que malgré moy je conte mon tourment.

J'ay quelquefois aymé, mais maintenant j'adore :
Je suis hors de la terre et porté dans les cieux,
Et n'osant descouvrir le feu qui me devore,
Mon cœur et mon esprit font ce qu'on fait mes yeux.

Le jour que tout bruslant de tant de chastes
flammes
Dedans ce paradis sans ame j'arrivay,
Ayant perdu des yeux le Paradis des ames,
Pour tousjours y penser, de tous je me privay.

Les lieux plus retirez sont plus doux à ma veuë,
Les plus grands de ma Cour ne m'osent approcher ;
D'entretiens amoureux j'ay l'ame si pourveuë,
Qu'il suffit de paroistre à qui me veust fascher.

On dit qu'en s'esloignant on chasse son martyre
Et que celuy qui fuit est le victorieux ;
Mais la perdant, je vois que plus fort je souspire,
Et la voyant, mon mal se fait moins ennuyeux.

Dans tous les elemens son pourtraict je rencontre
Aux vallons plus obscurs, ennemis du soleil,
Dans l'espaisseur des bois où le jour ne se monstre,
A toute heure je voy les rayons de son œil.

De tant d'objects divers la memoire est bannie,
Et seulement d'un seul je ressens les effects
Je blaspheme sans fin contre la tyrannie
Du devoir et des loys ; et c'est moy qui les fais.

Quand la nuit, embrassant la terre de ses aisles,
Sema de nouveaux feux dans le ciel esclaircy,
Je senty dans mon cœur mille flammes nouvelles,
Et le repos commun augmenta mon soucy.

Puis quand l'aube du jour, de roses couronnee,
Eut de lys et d'œillets embelly le matin,
J'allay passer au bois la seconde journee,
Gravant sur les rochers les loys de mon destin.

Et si je m'en souviens, j'escrivys ce langage
« Plustost dans l'Océan on cueillera des fleurs,
Plustost ces bois seront en esté sans feuillage,
Que je laysse d'aymer celle pour qui je meurs. »

A la fin, de mes yeux, par l'effort de mes peines,
Au pied d'un alysier le sommeil se coula,
Où j'eu des visions que je ne tien point vaines,
Prenant comme d'en haut tout ce qui vient de là.

L'echelle de Jacob, à mes vœux favorable,
Pour monter dans le Ciel m'apparut en ces lieux ;
Les autres se verront sur l'ecorce durable
Des arbres bien-aymez des hommes et des Dieux.

La foy dont je la sers choisit des secretaires
Aveugles, sourds, muets, qui sont sans changement,

Le cœur est le papier propre à ces caractères,
Qu'on ne peut effacer par nul esloignement.

Pleust au Ciel cependant qu'une heureuse
 aventure,
En ces bois escartez la peust mener un jour,
Et que, jettant les yeux dessus ceste ecriture,
Elle sceut que jamais je n'auray d'autre amour.

Ceux qui par des raisons me penseroient
 contraindre
De me bander les yeux et quitter mon plaisir,
Ils serreroient mes nœuds s'ils se pouvoient
 estreindre ;
Car il n'est point de loix pour un si beau desir.

SUR UN DEPART.

STANCES.

BEAUX yeux, vous me laissez et me laissez à l'heure
Que je suys tout de flamme et que je meurs pour vous.
Yolle, vous partez, mais l'amour me demeure,
Et perds en vous perdant ce que j'ai de plus doux.

Bien que de mille nœuds mon ame soit pressee,
Je voy qu'un lien seul se treuve le plus fort,
Et pour aller guerir l'ame la moins blessee,
Me privant de vos yeux vous me donnez la mort.

Non ! je ne puis souffrir des passions si fortes,
Et malgré les devoirs tyrans de la grandeur,
Je vous veux tousjours voir ; car des parolles mortes
Ne peuvent tesmoigner une si vive ardeur.

Que sert à mes désirs que ma flamme s'espande
Partout où le soleil icy-bas se fait voir ;
Je ne me tiens point grand si je ne vous commande,
Bornant dedans vos loix celles de mon pouuoir.

S'il faut que par respect ie dissimule encore,
Pour attendre l'effect qui retarde mes vœux ;

Pourveu que vous croyiez comme je vous adore.
Tousjours l'affection surmontera les feux.

Tu te trompes, Amour, faisant que je ressente
Des tourments incognus pour affaiblir mon cœur ;
Car plus il est bruslant, plus mon ame est contente ;
Plus il est abattu, plus il doit au vainqueur.

Quand, après tant d'ennuis, tant de graces divines
Se reverront icy, ie cueilliray ce jour
Une moisson de fleurs d'une forest d'espines,
Et beniray l'absence à cause du retour.

STANCES.

PLUS je voy la beauté de mon cœur adoree,
Plus je tiens aux douleurs mon ame preparee :
Ses yeux qui blessent tout ne veulent rien guerir.
Mais moy-mesme aux faveurs je me ferme la porte,
Mon desir est vivant, mon esperance est morte,
Et mon but est d'aimer, non pas de conquerir.

Ces pudiques mespris, ces responces hautaines,
Qui bornent des desirs les fureurs incertaines,
Au lieu de m'esloigner m'ont du tout arresté.
Car ce port glorieux, aux mortels adorable,
Leur faict voir qu'il n'est rien qui lui soit comparable,
Et que ce n'est qu'aux Roys à servir sa beauté.

Chaste flamme des cœurs, digne de mon martyre,
Qui me fais mespriser tout ce que l'on admire,
Je souffre heureusement et m'en tiens glorieux :
La lumiere et les fleurs, qu'on voit dedans les plaines,
Sont les présents du Ciel ; les rigueurs et les peines
Sont, pour les mieux ayez, les faueurs de tes yeux.

Mais si l'Amour commande et que le Ciel arreste
Que les grandes beautez facent vne conquete,
Quel autre devant moy t'oseroit adorer ?
Bien que je fusse né sans sceptre et sans couronne,

Je ne pourrois quitter ceste place à personne ;
Et l'ayant, je voudrois aux Dieux me comparer.

J'ay fait luire partout les rayons de ma gloire ;
J'ay des Roys plus prisez effacé la mesmoire ;
Mais voulant aux perils mon merite cercher,
l'estime encore plus cette nouvelle audace
De penser par mes feux eschauffer cette glace,
Et vouloir par mes pleurs amollir ce rocher.

Beauté, qui peux ranger les cœurs plus temerares,
Mes fers me sont si doux et mes flammes si cheres
Que mon cœur bien-heureux s'allume à tes froideurs ;
Et si dedans ma Cour, parmi tant de contraintes,
Tu neournes tes yeux qu'avecque mille craintes,
I'en reçois les regards avecque mille ardeurs.

STANCES.

CLAIR miroir des beautez, ame des belles ames,
Glace dont les froideurs espandent tant de flammes,
Qui blessez tout, d'un traict par vos yeux decoché,
Je sçay qu'en vous aymant j'ay faict beaucoup
d'offence,
Mais j'en ay faict aussy beaucoup de penitence,
Et ma punition efface mon peché.

J'ay dedans vos beaux yeux ma fortune arrestee.

Ce sont les alcyons de ma mer irritee,
Et dans leurs saincts rayons me voulant consumer,
L'un me donne la mort et l'autre m'en retire ;
Semblables en effect aux fontaines d'Epire,
Dont l'eau peut tout ensemble esteindre et rallumer.

Puisque l'arrest du Ciel m'a fait naistre
Monarque ;
Pour laisser icy-bas une honorable marque
D'auoir faict choix d'une ame à qui rien ne defaut,
je ne puis pas ailleurs adresser mes services,
Et vos autels tout seuls auront mes sacrifices :
Encore penserai-je avoir volé trop haut.

J'ay creu pour quelque temps, benissant ma
defaite,
Que celle que i'aimois estoit toute parfaite
Et qu'en plus beaux liens on n'eust peu s'engager ;
Mais n'ayant pas de vous encore cognoissance,
Pardonnez-moy, beaux yeux, si j'eu ceste creance :
Ce fut faute de voir et non pas de juger.

VERS POUR LE ROY³⁸.

APRES tant de souspirs, de chaisnes et de larmes,
Et que tant de beautez m'ont tenu sous leur loy,
L'Amour tout de nouveau contre moy prend les armes

Et semble que ce dieu ne peut vaincre qu'un Roy.

Comme on void ces vaisseaux, tout proches de la
terre,
Qu'un orage soudain reiette en haute mer,
Presque dedans le port ce pirate m'enferme ;
Mon feu n'est pas estint qu'il le veut r'allumer.

Ny parmy les combats mes couronnes gagnées,
Ny ce nom glorieux par le sang acheté
N'ont rendu de mon cœur les flammes eslongnées ;
Car ayant tout conquis, ie perds ma liberté.

Lorsque de nouveaux faits m'acquierent plus de
gloire,
Il fait voir à mes yeux quelque nouvel object ;
Mon triomphe tousjours augmente sa victoire.
Il faut estre moins grand pour estre moins subject.

Mais ny luy, ny ces yeux pleins de flammes si
saintes,
Ny tant d'autres appas n'ont causé ma prison ;
I'ay receu par des mains ces dernières atteintes,
Que je baise cent fois pour en avoir raison.

Ce langage blessant et qui prend tout le monde
Ne se peut en tous lieux à toute heure escouter ;
Mais tousjours ceste main errante et vagabonde
Se fait voir à nos yeux et se fait redouter.

La neige aux plus hauts monts fraichement
amassée
Ne peut à la blancheur de ces mains s'esgaller ;
Comme il n'est point d'ardeur, présente ni passée,
Comparable à la flamme où je me veux brusler³⁹.

En jurant dans ces mains, qui seroit le volage

Qui voudroit par le change ailleurs se diuertir ?
Et pressé par ces doigts, quel seroit le courage
Qui n'aimast mieux mourir plustost que d'en partir ?

Ces lumieres du ciel, ces yeux rois de ma vie,
Des refus plus cruels aymables messagers,
Rendent des plus constans la franchise asseruie ;
Mais ceste main retient les esprits plus legers.

La terre tous les ans reprenant sa jeunesse,
Lorsque pour plaire au Ciel elle veut se parer,
Ne produit point de lys et n'a point de richesse
Qui se peut à ces mains justement comparer.

Belle main, où les Dieux ma fortune ont escrite,
Des astres je n'attends ny mon mal ny mon bien ;
Par tes seules faueurs j'estime mon merite,
Et la gloire des Roys ne me sert plus de rien.

LE VOYAGE D'ANDRONICE⁴⁰, ROY DE L'ARABIE HEVREUSE.

AU ROY.

(1615).

AUPRES de ces hauts monts où la belle Pyrene,
Aymant un cœur ingrat, endura tant de peine,
Pour luy perdant sa vie et sa virginité ;
Naquit un Roy Gaulois, plein de divinité,
De qui la seule gloire errante et vagabonde
S'espand par elle-mesme aux quatre coins du monde.
Son enfance guerriere aux travaux se passa ;
Nourry du laict de Mars, tous les Roys il passa.
Sans nulle force encor, il força les murailles,
Et son premier object ce furent les batailles.
Princes, ne dites point que ce Roy fust heureux,
Car il doit sa fortune à ses faicts valeureux.
Comme une jeune fleur à l'orage exposee,
Il vid à sa valeur toute chose opposee,
Les citez de la terre et tous les Empereurs
Le choisirent pour but aux traicts de leurs fureurs.
Mais ils ont tous payé le tribut à sa gloire,
Seruant de monumens sacrez à sa memoire.

Après avoir remis les peuples sous ses loix,
Ceint des lauriers de Mars ses tempes tant de fois,
Avoir de jour en jour, par labeurs veritables,
En effect accomply ce que chantent les fables,
Faict et dompté des murs et, par ses bastimens
Dignes de son nom seul, braué les elemens,
De triomphes humains lassé la Renommee,
Flechy par sa vertu la Fortune animee,
Estouffé les projets des plus audacieux,
Mais de tous ses succez rendu l'honneur aux Dieux,
Et deuenu luy-mesme à la fin adorable,

Arrestant le pouuoir du Temps inexorable ;
Une paix asseuree à son siecle il donna
Et ses autels sacrez d'oliue il couronna.
Voulant doncques ioüyr de sa gloire illustree,
Errant parmy le monde il vit une contree
Que deux egalles mers vont tout environnant
Et de leurs flots reglez ses isles couronnant.
Son assiette esleuee et pleine de merueille
Regarde l'Océan à l'arene vermeille ;
Là le ciel amoureux et tousjours odorant
Va de tous ses thresors la terre bien-heurant,
Et dans ce paradis, le palais des delices,
L'Amour a mille appas et n'a nulles malices ;
Des Zephires tous seuls cet air est agité,
Et quiconque se plainct c'est de la volupté.
Les eaux et les forests sont toutes parfumees,
Et de baulme et d'encens les terres sont semees.
L'or brillant de rayons fait reluire les champs
Et leurs alerions feroient honte à nos chants ;
En l'an le plus ingrat quatre moissons dorees
A ces peuples heureux sont tousiours asseurees.
C'est là que cet oyseau venerable aux mortels,
Sous le char du soleil se dresse des autels.

Dans ces lieux fortunez regnoit une Deesse,
De nul amant encor ny femme, ny maistresse.
L'Orient precieux, au matin recueillant
Les tributs que luy doit l'Aurore en s'esveillant,
Dans le mois de Venus void moins de belles choses,
Que son teinct ne monstroït et d'œillets et de roses ;
La neige du Liban cedoït à sa blancheur,
Et les lys de Junon avoient moins de fraischeur.

En vain les plus grands Roys de merite et de race
Auoient desia tenté d'eschauffer ceste glace ;
Les feux de la vertu, qui brusloient ses esprits,
Esteignoient aysement les ardeurs de Cypris.
Mais tout en un moment sa constance domtee

Se perdit en voyant le vaillant Agontee⁴¹.
Les faicts de ce Gaulois, en tous lieux admirez,
Auoient à cet amour ses desirs préparez.
Luy de mesme la tient reine de sa pensée ;
Il meurt de mille ennuis si tost qu'il l'a laissee.
De l'esprit et des pas partout il la suiuiroit ;
Ses yeux lui sont plus chers que ceux dont il la voit,
Mais, après maints souspirs, ceste ame glorieuse,
De toute chose enfin tousiours victorieuse,
Par ses rares vertus la Deesse vainquit
Et d'eux bien tost après Andronice naquit.
A l'instant, pres de là, dans les bois solitaires,
Que l'on tient de tout temps reservez aux mysteres,
Sur le haut d'un rocher l'Oracle s'entendit
Et les faicts d'Andronice en ces mots il predict :
« Aux Princes estrangers il sera redoutable ;
Aux Infidelles mesme il sera veritable ;
Sçavant, il voudra joindre à la gloire des arts
Les lauriers d'Apollon avecques ceux de Mars.
Courtois, il conquerra les ames plus barbares,
Et sera mis au rang des heros les plus rares.
Mais de tous ces succez vain est le fondement
S'il n'est de Parthenie aymé premierement. »

Ainsi parla l'Oracle, et depuis un vieux mage,
A qui les prestres saints au temple font hommage,
Promist de luy monstrier ceste chaste beauté,
Agreable subject de sa félicité ;
Ce qui faict qu'au mespris des fortunes humaines,
Brauant tous les dangers et desdaignant les peines,
Après de longs desirs il arriue en ces lieux,
Menant avecque luy ces vnze demy-Dieux.

CHARIOT D'ANDRONICE.

TYRANNE des cœurs genereux,
Douce ardeur des ames plus belles,
Gloire, qui fais aux plus heureux
Cercher des fortunes nouvelles,
Par toi, dédaignant tout danger,
Nous voyons un ciel estranger.

Les Hazards qui ferment le pas
Aux plus temeraires courages,
Tant de mers qui ne veulent pas
Que l'on attente à leurs rivages,
N'ont pas sceu defendre ces lieux
A ce Roy favory des Dieux.

L'age le presse d'imiter
Des siens la valeur si prisee,
Il ne sçavroit plus supporter
Les noms d'Alcide et de Thesee,
Et veut tant de fois triompher,
Qu'enfin il les puisse estouffer.

Le siecle le plus fortuné
N'a rien veu d'egal à la gloire
De ce grand Roy dont il est né,
Qui seul lui causa la victoire
De ces onze Roys glorieux,
Partout ailleurs victorieux.

Mais il n'iroit pas conquérant
Ny recherchant son aduventure,
Quitter ce climat odorant,
Le paradis de la nature,
Si ce dessein n'avoit esté
Resolu des l'éternité.

Puisse-tu, bel astre naissant,
Faire, par ta lumiere vive,
Pallir la clarté du croissant,
Et rendant cette gent captiue,
Deuot, venerable et vainqueur,
Planter la vertu dans ton cœur !

STANCES.

CES amours insensees
Dont les ames blessees
N'aymoient que pour un jour,
Maintenant sont esteintes,
Et des flammes plus saintes
Bruslent ceux de la Cour ;
On n'ayme plus rien que de beau,
Mais on l'ayme jusqu'au tombeau.

Dessous la tyrannie
Des feux de Parthenie
Sont les feux de Cypris ;
Les Amours n'ont plus d'aisles,

Des chaines eternelles
Attachent les esprits ;
Car un seul de ses doux regards
Blesse d'un million de dards.

Ceste beauté naissante,
Couverte d'amaranthe,
N'est point subjecte au Temps ;
Ses vertus qu'on admire,
Franches de son empire,
Ont tousjours leur printemps.
Qui peut vivre en la conquerant,
Il doit mourir en l'adorant.

Quand Flore est couronnee
Des thresors de l'annee,
Elle a moins de beautez
Et Ceres de richesse
Que n'a ceste Deesse
D'amours de tous costez.
Le doux feu qui sort de ses yeux
Faict les tourmens delicieux.

Cet esprit tout pudique,
Plein d'une flamme unique,
Ayme par iugement :
Les vœux et le seruice
Du fameux Andronice
Luy plaisent seulement.
La voyant, tout ennuy se pert ;
Tout plaisir croist quand on la sert.

MESLANGES⁴².

A M. L'ABBÉ DE THIRON.

SATYRE.

DES-PORTES, sans le jour le plus doux de ma
vie,

Que je passe en espoir d'accomplir mon envie
Et de revoir encor ce que j'honore tant,
De tout autre desir sans peine m'exemptant,
Je m'ennuyerois enfin et mon ame affligée
D'estre si loin du monde icy-bas obligée,
Du ciel et du terroir prendroit la qualité,
Et ne pensant à rien qu'à mon utilité,
Tu verrois le premier, contre ton esperance,
Qu'il ne faut au mauuais mettre son assurance.

Je suis pourtant encore à toy jusques icy,
Et, fuyant le travail, je suis tousjours ainsy,
L'hyver aupres du feu, l'esté dessous l'ombrage,
Voyant finir les jours sans gain et sans dommage,
Et sur un mauvais livre, en riant et beuvant,
J'attends au samedy le dimanche ensuyuant.

J'ay secoué le joug des maistresses cruelles,
Je ne puis plus durer caché dans les ruelles,
Ny dans les cabinets où l'on est à transir,
Sans oser remuer, ny cracher, ny toussir.
J'estoy bon compaignon, mais je cesse de l'estre
Et quitte la partie aux sauteurs de fenestre,
Non pas que tous mes vœux soient encore au tombeau
Et que je n'ayme à voir quelque chose de beau.
Je n'ay pas renoncé si tost à la peinture ;
Quand la fleche le vaut, j'en reçois la pointure,
Et de ceste heure encor, des cheueux, un collet,
Une robe, un patin me font faire un poulet.
Mais l'amour d'un bel œil n'a plus cet avantage
Qu'il fist, comme il eust faict, vendre mon heritage,
Que j'en quitte mon lict pour ailleurs m'engager,
Et qu'avecque travail je cherche le danger.
L'adore les beautez, j'en ayme le commerce ;
A cela de bon cœur seulement ie m'exerce :
Tout ce que j'y requiers, c'est la facilité,
Et ma plus grande amour, c'est la commodité.
Ie ne puis plus entrer, si ce n'est par la porte,
Et ce que ie cherchois, il faut qu'on me l'apporte,
Sans qu'avecque des pas craintifs et mesurez,
J'aille à des rendez-vous qui sont mal assurez.
Je veux que tout soit prest lorsque je le demande,
Et si je n'ayme pas aller quand on me mande.
Plus je vais en avant, plus je suis degousté,
Et quant et mon plaisir, je cherche ma santé.
Si l'esprit trop leger d'une femme infidelle,
Presché par son mary, me retient en cervelle,
Si le bruit d'une porte ou d'un chien aboyant,
Si le retour soudain d'un homme defiant,
Si quelque bon valet aux autres en devise,
I'apprehende tousjours de m'encourre en chemise ;
Et moy qui ne sçay point faire le moulinet,
Je quitteroy le jeu nuds pieds et sans bonnet,

Et laisseroy ma dame à deguiser l'histoire,
Au hazard de plaider quelque jour pour son douaire.
Il est temps à la fin d'avoir du jugement,
Et vaut mieux avoir moins et l'avoir seurement.
C'est un usage vieil, pris au sein de nature,
D'aller où nous pouvons chercher notre aventure,
Il nous tienct de bien loing et n'est pas d'aujourd'huy
Qu'on foule sans respect le matelas d'autrui.
Les bons siecles dorez, heureux et salutaires,
Long-temps devant nos jours ont veu des adulteres
Mais la coustume a faict que l'on n'y pense pas,
Et celui que tu veois marcher à si grands pas
Se mariera demain ; d'autres, sçachant la feste
S'en vont chez Precontat⁴³ pour se laver la teste,
Et ne lairront jamais passer un jour entier
Sans songer à luy faire un petit heritier,
Qui peut-estre sera, comme c'est l'ordinaire,
Le plus ioly de tous et le mignon du pere,
Et sorty de bon lieu, se verra sans raison
Un jour l'avancement de toute sa maison.
Encores vaut-il mieux hazarder sa franchise,
Vivre selon ses loix, qu'ayant la barbe grise,
Estre à la fin contraint d'espouser sa putain,
Pour laisser à son bien un heritier certain.
Toute terre a ses loix, chacun a sa devise,
On ne peut trop payer la bonne marchandise ;
Mais quand on ne peut plus defaire le marché,
Il s'en faut prevaloir ou le tenir caché.
Tant de grands embarquez dans ce mesme navire,
Font que quand on est mal on ne s'en faict que rire.
Si les martyrs sont saints pour avoir enduré,
Un homme qui pour rien n'a jamais murmuré,
Merite bien d'avoir sa feste solennelle,
Et luy faut tous les jours une grosse chandelle.
Toy, qui croys faire mieux que les autres ne font,
Et qui portes Saturne imprimé sur le front,

Qui, pendant les jours gras, faits ta femme
 champestre,

Luy faits lire la Bible et l'en penses repaistre,
De dancer à son tour tu ne l'empescheras :
D'une petite rogne un chancre tu feras.
Rien ne te servira de vivre solitaire,
Tous les jours en ton feu punissant l'adultere ;
Ne croy pas l'estonner pour faire le Caton,
Car tout chien affamé mesprise le baston.

 Ce qu'est l'onde aux poissons, le soleil aux
 farfantes,

Les bleds aux laboureurs, le Lendit aux pedantes,
Le beau temps aux nochers, le vin aux Allemans,
A toutes les beautez ainsi sont les amans.

 Celle qui va si droict et si doux par la ville,
Qu'on diroit, la voyant, que c'est une sybille,
Ne faict toute la nuict que descendre et monter,
Et cet homme au grand nez ne la sçavroit dompter.
L'autre, fors que chez soy, nulle part ne s'ennuye :
Les choux plantez en aoust ont grand besoin de pluie.
Cette balance neuve ayme qui que ce soit,
Et panche du costé d'où plus elle reçoit,
Et suivant ce devoir de la loy naturelle,
A, devant tout amour, soin de la parentelle.
Et comme au siecle d'or, tant de fois regretté,
Sont trois en une chair en paix et charité.
Ce fantosme vivant, cette antique medaille,
Craint aujourd'huy si fort que le pain ne lui faille,
Qu'elle offre à tout le monde et ne refuse rien,
Donne sa fille mesme et croit qu'elle fait bien.
Toute femme d'esprit finement s'accommode,
Mais chacun veut gratter son vlcere à sa mode.

 Toy, qui ne peux encor t'accommoder aux dons,
Tu quittes le fenouil pour prendre les chardons,
Et ne vas point chercher, quand ta flamme est esprise,
Ny Venus, ny Junon, si tu trouves Denise.

Belle, tu te la feins par les yeux du penser,
Et telle que tu veux, tu la crois embrasser.

L'autre, qui n'a plus rien de tout son patrimoine,
Contraire à ton humeur, s'est allé faire moine,
Et desireux de voir quelque monde nouveau,
Va presenter à Dieu les restes du bordeau.

Mais, afin d'achever de vous conter ma vie,
Je suis nay libre en tout, elle est toute asseruie ;
Et tandis que j'écris, voilà trente mestiers
De tailleurs, de tanneurs, de pauvres savetiers,
Qui me font quitter l'œuvre où mon humeur
m'appelle

Et ne sont en proces que pour une allumelle ;
Mais ils ne laissent pas d'assiéger ma maison,
Et faut que malgré moy je leur fasse raison,
Autrement ils crôioient que ma charge est publique,
Et puis incontinent je perdrois ma pratique.
Au lieu d'estre aux festins et faire des ballets,
Il se faut preparer pour aller au palais,
Et moy qui me contrains et hais comme la peste
Les proces et les sacs, le Code et le Digeste,
Je murmure souvent pour juger un defect ;
Mais, comme un violon que l'on assied bien haut,
Il faut que je demeure et qu'à tous je regarde.
L'un demande une volte et l'autre une gaillarde,
L'un vient à la cadence et l'autre à contretemps,
Et faut qu'ils dancent tous pour estre bien contens.
Ce mestier plein de bruit ne m'a jamais seu plaire,
Car j'aime beaucoup moins l'eau trouble que l'eau
claire.

Qui se vend au public et perd sa liberté,
Deust estre quand et quand mis hors de pauvreté.

Au moins, on se fait riche, et bientôt on s'avance,
Sans grec et sans latin, à suivre la finance ;
On se jette aux bureaux sans beaucoup travailler,
Comme fait un renard dedans un poulailler.

Celui qu'on avoit veu, bien peu devant la guerre,
Mourir presque de faim et labourer la terre,
Achette, fait bastir, mesconnoit ses amis,
Et n'estoit cependant qu'un malheureux commis,
Qui suivoit sans souliers le train et le bagage,
Et qui, sans la fourriere, eust perdu le courage.
Aux banquets aujourd'huy de tous il est connu,
Et souvent il a peur d'estre trop parvenu ;
Il ne sçaurait trouver de table assez friande,
Et ne peut plus manger deux fois d'une viande ;
Mercure ne le peut de parfum contenter,
Et tout ce qu'on luy monstre, il le veut acheter.
Avecque tout cela, son orgueil importune,
Car il dit trop souvent qu'il a fait sa fortune ;
Il veut que pour la gaine on craigne le cousteau,
Et toute sa vertu consiste en son manteau.

On dit que leur science est quasi reuelee,
Et qu'ils ne peuvent plus faire la grivelee.
Je voudrois bien sçavoir quels livres ils lisoient,
Quand tous, en un moment, riches ils se faisoient,
Et d'un fard ignorant couvrant tant de rapines,
Estonnoient le commun de barbes et de mines.

Bien-heureux sont ceux-là qui, des leurs premiers
ans,
Sçavent que la grandeur et les habits luisants,
La suite, les maisons, les titres ny les tables,
Ne nous peuvent donner les plaisirs veritables !
Pour moi, ie ne suis pas dessus l'ambition,
Je crains trop le travail ; toute ma passion,
Ce seroit de pouvoir obliger ma province,
Et, sans faire la cour, estre aymé de mon Prince.
Bien plus que les sçavans j'ayme les beaux-esprits ;
Je deteste les jours où ie n'ay rien appris ;
A toutes les grandeurs je prefere mon aise,
Et ne sçaurois aller en lieu qui ne me plaise.
Tous ne me sont pas bons ; je vy trop librement,

Et, sans fard, je suis bon aux effects seulement.
De tout le reste apres je ne me fais que rire.

L'un acquiert, l'autre vend, l'un rit, l'autre
soussepire ;

Qui n'a gueres de bois en ce temps se morfond,
Et qui ne sçait nager bientost se trouve au fond.
J'ay l'esprit en repos, sans haine et sans enuie ;
Je fay ce que je puis pour conserver la vie ;
Mais s'il en faut partir, m'accordant au Destin,
J'en partiroy content comme on fait d'un festin.

COUPLET D'UNE CHANSON

FAICTE POUR JEANNE DU-PUY,

EN L'HYVER DE 1644⁴⁴.

JE ne m'excuse point de ce que je l'adore

En ma vieille saison ;

Les anges font de mesme, et je suis jeune encore

A leur comparaison.

RESPONSE

A UN COURTISAN DISGRACIÉ⁴⁵.

C'EST bien faict de ne s'estonner
Pour oüyr Jupiter tonner ;
Mais estre cause de l'orage
Qu'il verse sur nous justement,
Et puis l'accuser laschement,
Est-ce l'effect d'un homme sage ?

A tort le regret que tu sens
Te faict des astres innocens
Blasmer la severe influence ;
Ce n'est l'injustice du Sort
Qui faict contre toy son effort :
Tu n'eus pas assez de prudence.

Sensible aux traicts de la douleur,
Tu nous depeins en ton malheur
Des Destins les rigueurs extremes ;
Mais, sans injurier le Ciel,
Tu ne devrais verser ton fiel
Que pour te plaindre de toy-mesme.

Nos maux sont œuvre de nos mains,

Et non des Destins inhumains ;
Mais tousjours nos legeres testes,
Pour ne sçavoir nous mesnager,
Nous precipitent au danger
Quand moins nous craignons les tempestes.

Confesse donc la verité :
Tu ne dois qu'à ta vanité
La disgrace de ton absence.
Nos esprits se perdent souvent
Pour vouloir embrasser le vent,
Qui n'a point de solide essence.

Nos projects non judicieux
Ont des effects pernicioeux,
Les bastissans en nos coleres ;
Pour les fleurs que nous nous peignons,
Des espines nous estreignons
Qui layssent des poinctes ameres.

Cerchant en la cause l'effect,
Tu trouveras qu'à ton mesfaict
Ta passion donna la vie.
Où estoient donc ces beaux discours
Aux quels ta gloire donne cours ?
Que faisoit ta philosophie ?

C'est là, c'est là que tu deuois
Deployer ce que tu sçavois
Pour te garantir de l'orage,
Mais suivant les feux de Cypris,
Tu vins abuser nos esprits
Pour te jeter en ce naufrage.

Pour n'avoir d'un fol attentat
Conspiré contre cet estat,
Tu fais esclater ta justice ;
Mais la gloire des premiers faicts

Se flestrit par d'autres effects
Où l'on connoît de la malice.

Les Princes ont divers objects
Pour s'offenser de leurs sujets :
Il ne faut qu'une jalousie
Pour leur colere deslier ;
Nous les voyons tout oublier
Quand ils en ont l'ame saisie.

Si nostre honneur est un soleil,
Le leur est tendre comme l'œil ;
L'image d'un dessein les blesse,
Et s'opposer à leur ardeur,
C'est les picquer sur la grandeur :
Les sages fuyent ceste presse.

Je ne veux pourtant t'affliger ;
Plustot voudrois-je soulager
Le desplaisir qui te tourmente ;
Mais, quoy que l'on fasse pour toy,
Il n'y a que l'astre du Roy
Qui puisse appaiser la tourmente.

Ce Prince, ayant devant les yeux
Tous les services glorieux
Qui recommandent ton Achille,
Cet orage recalmera,
Et sa clemence te luira,
Qui rendra ton ame tranquille.

Il excusera ton erreur,
Disant qu'une jeune fureur
Te fist monstrier tant de courage,
Mais pour n'estre sans chastiment,
Il t'avertira doucement
Qu'une autre fois tu sois plus sage.

SONNET I⁴⁶.

AU ROY.

HENRY, de qui le nom ne se peut plus accroistre,
Que tous les plus grands Roys nommeront desormais
Le foudre de la guerre et le dieu de la paix,
Et leurs couronnes bas le viendront reconnoistre.

Pendant qu'aupres de vous si tost je ne puis estre,
Par mille vœux sacrez tous les jours je promets,
Quoy qu'il puisse arriver, de vous suivre à jamais ;
Me tenant assez grand d'avoir vn si grand maistre.

C'est vous dont l'on ne peut escrire dignement,
C'est vous dont l'on ne peut se taire justement,
Et de qui la valeur, aux œuvres qu'elle a faictes,

N'a que ce seul defect qu'en vous rendant parfaict
Elle ne peut trouver de louanges parfaites ;
Et faut en l'adorant celer ce qu'elle a faict.

SONNET II.

POUR MADAME LA PRINCESSE DE CONTY.

JE la tenois tousjours pour l'astre de la Cour,
Bien plus digne des Dieux que les Roys ne sont
d'elle ;
Mais je ne croyois point, ny qu'elle fust si belle,
Ny qu'en voyant ses yeux on reçeut tant d'amour.

A toute heure, en mon cœur, j'adoreray le jour
Où je veis ces soleils en leur flamme nouvelle,
Et gardant de leurs feux la memoire eternelle,
Mon Paradis sera dans cet heureux sejour.

Je ne veis qu'un moment l'esclat de ce visage
Mais cela fust assez sans en veoir d'avantage ;
Car, sans se demasquer elle m'a faict sçavoir,

Estant comme elle estoit de beautez si pourveue,
Que l'on connoist les Dieux aysement sans les voir :
Et, pour la voir si peu je ne l'ay que trop veue.

SONNET III.

TANDIS que loing de toy la Fortune m'engage
Et que je donne aux grands un esprit qui t'est deu,
Je pleure bien souvent le temps que j'ay perdu,
Sans te prouver combien je prisois mon seruage,

Lorsque tant de respects, agitant mon courage
Sur le point d'un plaisir si chèrement vendu,
Semoient parmy le bien que j'avois attendu
Mille fascheux ennuis empeschant mon langage.

A ceste heure je parle esloigné de tes yeux,
Comme nos deux esprits parleront dans les Cieux ;
Et si le feu sacré dont ton ame est esprise

Te peut montrer celuy dont je suis consumé,
Je n'ay pas de regret à perdre ma franchise ;
Car jamais prisonnier ne fust si bien aymé.

SONNET IV⁴⁷.

N'APPROCHEZ point de moy, gardez vous pour
les Dieux,
Vous qui cognoissez tout, si non vostre puissance ;
Ne mettez que les Roys sous vostre obeyssance ;
Car de moindres subjects feroient honte à vos yeux.

Mais si vous approchez, mon esprit glorieux,
Qui de tant de merite aura la cognoissance,
Aussitost agité d'une sainte inconstance,
Abandonnant la terre adorera les Cieux.

Douce chaisne des cœurs, l'ame de l'amour
mesme,
A qui tant de vertus servent de diadesme,
La crainte et le desir des esprits de la Cour,

Pardonneriez-vous pas à mon ame asseruie,
Puisque qui veoit vos yeux, les roys de nostre vie,
Ne peut qu'il ne souspire ou d'enuie ou d'amour ?

SONNET V.

ENTRE tous les objects de mon ame adorez,
Clorice eut de mon cœur la part plus asseuree,
Et tant de maux soufferts pour l'avoir adoree
N'ont rien peu sur des vœux si saintement ivrez.

Le charme qui rendoit mes feux immoderez
N'estoit point la beauté des autres desiree ;
Des appas plus certains et de plus de duree
Avoient des faux objets mes pensers retirez.

Ce courage sans art, ces sçavantes simplesses,
Le feu de cet esprit, ces chastes hardiesses,
Empeschoient que mon feu ne se peust amortir ;

Et ceste passion est encore si forte,
Que, puisque la vertu nous en ouvrit la porte,
La mort peut seulement nous en faire sortir.

SONNET VI.

EST-IL rien plus fascheux aux amans veritables
Que de les estimer pleins d'infidelité ?
L'absence, la rigueur et l'inégalité,
Par le temps et l'amour, se rendent supportables.

Mais que les innocens soient tenus pour
coupables,
Et qu'un cœur tout espris d'une seule beauté
Soit blasmé d'inconstance et si loing reietté,
Ce sont maux que pour moy je tien incomparables.

Maistresse, dont l'esprit est adoré du mien,
Vous estes mon seul mal et mon unique bien ;
Mais n'ayant qu'en vos yeux le cœur et la pensee,

Faictes que cet amour ne soit point mesprisé,
Et que si la bonté n'est point recompensee,
Au moins que l'innocent ne soit point accusé.

SONNET VII.

LOING de ce bel esprit que i'ai tant recherché,
Je consacre à luy seul les pensers favorables,
Qui ne peuvent m'oster ces liens miserables
De la Cour d'un grand Prince, où je suis attaché.

Jamais d'ennuys si grands un cœur ne fust touché.
Je cognoy des beautez à mes yeux adorables,
Et recognoy des loix que l'on tient honorables,
Par qui l'heur d'en joüyr m'est tousjours empesché.

Quand pourrons-nous, mon cœur, pleins de libres
pensees,
Nous vanger à loisir des contraintes passees,
Et de toute la Cour le regret bannissant,

Faire gouter sans fin à nos ames esprises,
Par de chastes desirs tant de leçons apprises,
D'entretiens vertueux nos esprits nourrissant.

SONNET VIII.

LES sanglots embrasez qu'à tout moment il tire,
Joignant à ses propos tousjours quelque serment,
Font que mille beautez pensent certainement
Qu'il n'est rien icy-bas egal à son martyre.

Par feintes passions pour toutes il souspire ;
Telle croit que ses yeux luy donnent du tourment,
Qui, le tenant bien pris, ne le tient nullement
Et dont le plus souvent il ne fait que se rire.

Il couvre son amour de tant de fictions
Que le peuple a pensé que ses affections
Estoient en un endroit estant en autre place.

Aux plus grands de la Cour il ne descouvre rien ;
Jamais son amitié ne se lit en sa face,
Et ses mots sont mourans quand il se porte bien.

SONNET IX.

AVECQVES mon amour naist l'amour de
changer.

J'en ayme une au matin ; l'autre au soir me possede.
Premier qu'avoir le mal, je cherche le remede,
N'attendant estre pris pour me des-engager.

Sous un espoir trop long je ne puis m'affliger ;
Quand une fait la brave, une autre luy succede ;
Et n'ayme plus long-temps la belle que la laide :
Car dessous telles loix je ne veux me ranger.

Si j'ay moins de faveur, j'ay moins de frenesie ;
Chassant la passion hors de ma fantaisie,
A deux, en mesme jour, je m'offre et dis adieu.

Mettant en divers lieux l'heur de mes esperances,
Je fay peu d'amitiez et bien des cognoissances ;
Et me treuvant partout je ne suis en nul lieu.

SONNET X.

ESPRIT, des le berceau dans le ciel emporté,
Qui desdaignes l'esclat des choses moins durables,
Et tousjours t'arrestant aux desseins honorables,
Ne t'es jamais soumis à nulle vanité ;

Sujet à la raison, tu vis en liberté ;
Tant de vaines grandeurs, aux autres admirables ;
Tant de plaisirs pipeurs, tant d'honneurs misérables,
N'ont jamais peu toucher tes ans ni ta beauté.

Le plaisir de nos jours, qui sans cesse varie,
Est semblable aux couleurs d'une plaine fleurie,
Qu'on void apres six mois en neiges se tourner ;

Mais nos saintes amours sont hors de la nature,
Le Ciel et la Vertu seront leur sepulture ;
Car jamais les saisons ne les pourront borner.

SONNET XI⁴⁸.

CLORICE, qui desia m'a tant de fois juré
D'éviter les travaux qui sont indignes d'elle,
Et d'avoir plus de soin, non de se faire belle,
Mais de rendre à la fin son repos assuré,

Ainsy qu'auparavant, d'un soin demesuré,
A la poudre, au soleil, ses peines renouvelle,
Et consommant son age, à soy-mesme infidelle,
Se rend digne du mal tant de fois enduré.

Pren congé des travaux, donne fin à tes peines.
De moissons tous les ans se couronnent les plaines ;
Mais l'age bien-heureux, pere des beaux desirs,

Partant sans revenir, de bonne heure nous laisse.
Au moins, pour dire adieu, garde un peu de jeunesse
Avecques ta beauté conservant tes plaisirs.

SONNET XII⁴⁹.

Au bord d'un clair ruisseau, sous le frais d'un
ombrage
Qui gardoit son esmail des bruslantes chaleurs,
Clorice, aupres d'Amour, assise entre les fleurs,
Faisoit de ses cheveux, pour son arc, un cordage.

Comme Amour, attentif, regardoit son ouvrage,
Amynthe qui survient leur conte ses douleurs,
Esperant que sa plainte, abondante de pleurs,
Pourroit à l'un et l'autre esmouvoir le courage.

Amour qui s'en sourit, baigne, au courant de l'eau
Qui tombe de ses yeux, le bout de son bandeau,
Puis en mouille les lys de Clorice cruelle,

Qui prend plaisir qu'Amour lui en lave le teint,
Et sans que de pitié son cœur peust estre atteint ;
Il sembla seulement qu'elle en devint plus belle.

SONNET XIII⁵⁰.

VOIR peu de parens, moins de train que de rente,
Et chercher en tout temps l'honneste volupté,
Contenter ses desirs, maintenir sa santé,
Et l'ame de procez et de vices exempte ;

A rien d'ambitieux ne mettre son attente,
Voir ceux de sa maison en quelque autorité,
Mais sans besoin d'appuy garder sa liberté,
De peur de s'engager à rien qui mescontente ;

Les jardins, les tableaux, la musique, les vers,
Une table fort libre et de peu de couverts,
Avoir bien plus d'amour pour soy que pour sa dame,

Estre estimé du Prince, et le veoir rarement,
Beaucoup d'honneur sans peine et peu d'enfans sans
femme
Font attendre à Paris la mort fort doucement.

SONNET XIV⁵¹.

DE toutes passions j'esteins la violence ;
Je me passe aysement des caresses du Roy ;
L'amour de mon pays ne peut plus rien sur moy :
Je hay ce que chacun estime en apparence.

De tout, sans me fascher, on peut faire defense,
Et sans me resjouir establir toute loy,
Car j'ay perdu le goust, et bientost je me voy
Aussi las des effects comme de l'esperance.

Mais comme je suy mort au reste des plaisirs,
le me sens si sensible au feu de mes desirs,
Que cent fois hors de moy mon ame se promeine,

Et desdaignant la terre et n'aspirant qu'aux Cieux,
La grandeur de la Cour et sa pompe plus vaine,
Sans toucher mon esprit passe devant mes yeux.

L'INSTITUTION DU PRINCE⁵².

(1643).

IL semble qu'il seroit aussy inutile de s'amuser à dire combien la bonne nourriture des Princes est importante, comme il seroit superflu de mettre peine à persuader que la bonté et la douceur de l'air sont aussy necessaires à ceux qui en reçoivent les impressions, comme la corruption et l'empoisonnement des riuieres et des fontaines publiques seroient dommageables à tout le monde ; car, au lieu de regarder les almanachs pour sçauoir les bonnes ou les mauuaises annees, il ne faut que considerer les vertus et les vices des Princes, qui sont les astres des peuples et les vrays soleils de la terre. Et, comme c'est vn leger aduantage aux plus belles villes du monde que leurs murailles et leurs portes soyent magnifiques, si les habitans en sont vicieux et de peu de courage, aussy la splendeur et l'esclat de la fortune ne produisent que du dommage et de la honte à ceux qui sont esleuez sans valleur et sans merites, quoy que quelquefois la grandeur d'un bon vaisseau cache les deffauts d'un mauuais pilote.

Mais pour venir au faict, le fondement de mon intention est de faciliter et d'applanir quelque chemin à la premiere instruction du Prince, lequel ayant la partie de la rayson foible, celle de la colere et de la volonté tres-forte, est d'autant plus difficile à gouuerner, qu'il semble estre nay pour gouuerner et pour commander aux autres, principalement quand il est nay Roy et qu'il n'a iamais esté exercé par la bonne et par la mauuaise fortune ; et encores que ie m'estime entre les moindres de ceux qui peuuent apporter quelque soulagement à un labeur si penible et si glorieux ; neantmoins, comme il est ordinaire à ceux qui veullent faire un grand voyage de

demander le chemin aux autres qui en sont reuenus, ie diray, puisque l'on me le commande, ce que la souvenance et la pratique m'en ont layssé en l'esprit, tenant impossible à qui que ce soit de monstrier des voyes infaillibles par lesquelles on puisse paruenir heureusement et seurement à un chemin si haut, principalement dans la Cour, où tant de choses portent à faux. Cela n'empesche pas pourtant, qu'encore que l'on aye dit autresfois qu'il n'appartient qu'aux Roys de nourrir les Roys, que ceux qui les ont veus nourrir n'ayent beaucoup d'aduantage, quoy qu'il soit tousiours mal aysé de faire venir du bled sur les rochers, dans les sables et parmy les espines ; car, quoy que la semence soit bonne et celuy qui la jette de mesme, les sables la bruslent, les espines l'estouffent et le vent l'emporte par les chemins, où elle est plus utile aux oyseaux qu'aux Princes ; et souuent on a veu que tout ce que le iardinier seme ne leue point, et ce que la terre produit naturellement vient en abundance.

Ie ne laysseray pas d'escrire que i'arriuay à la Cour par le commandement de Henry le Grand, lorsque la Reyne Marie de Medicis estoit grosse, et trouuant le Roy aupres d'elle qui faisoit marcher Monsieur de Vendosme deuant luy, il me commanda de m'engager dans la conduite de son institution, afin qu'en suyte i'entreprisse, avec plus de seureté et d'experience, la nourriture de Monsieur le Dauphin, apres celle de Monsieur de Vendosme, qui pour lors estoit en delice à Sa Maiesté, qui aussi me le bailla un peu tard, le Roy lui ayant desia donné grand part à ses plaisirs plus secrets, et l'ayant admis à tous les entretiens du cabinet, qui sont souuent assez libres, l'employant à des choses qui sembloient le rendre plus propre au contentement particulier de Sa Maiesté qu'au bien de son seruice, estant esleué hautement et tendrement dans la paix et les triumphes de la guerre ; tellement qu'ayant eu cest employ trop tard, je le quittay trop tost, comme ie feis aussy celuy duquel ie fus apres honoré en qualité de precepteur de Monsieur le

Dauphin, lequel depuis fust Louys treiziesme, et qui n'auoit pas eu, en l'age où est le Roy, moins de vigueur d'esprit ny de beauté de corps qu'a pour ceste heure Sa Maiesté.

En quoy l'on peut remarquer ce que vaut l'institution et ce que peut la nourriture ; car c'estoit vn subject pour en faire un grand Prince, à cause qu'il auoit une assez cuisante jalousye de son autorité, qui n'a jamais creue en une profonde application, quoy qu'elle fust tardive aux choses que l'on luy representoit, sur lesquelles il auoit assez de jugement pour en faire une bonne élection, qui estoit toutefois sans suite et sans effect, estant aysé de l'en demouvoir et de le tromper, pour ce qu'il suyvoit ses plaisirs bas et mauvais, se laissant apres persuader aux derniers qui parloient à luy, faute d'une intelligence solide qu'il n'a iamais eue ou voulu avoir, pour ce que l'on lui a tousjours caché les veritables causes et les premiers mouuemens des choses ; c'est pourquoy on a veu comme il a reussy, estant tombé fort ieune es mains de gens de peu, aussy ignorans du chemin de la reputation des Roys et des choses necessaires à la conservation de leur gloire, comme ils estoyent addonnés à leurs interests et à l'exercice des choses basses, par lesquelles pourtant ils preualurent et eurent le secret et la bourse, entrant en la possession de l'age et de l'esprit de Sa Maiesté apres que j'en fus party, au mespris du gouverneur et des precepteurs qui luy estoient mal propres et tres-desagreables ; ce n'est pas, tant la Cour est mauuaise, qu'il n'eust peu trouver pis, comme il n'eust peu trouver mieux.

Donc, pour eviter les accidens desquels nous avons veu les mauvais succés, je diray ce que je devois avoir dit auparavant, que le feu Roy Louys treiziesme, ou pour avoir esté nourry d'un sang maternel fort grossier et d'un laict fort espais, se trouva avec des conduits si foibles, si engagés et si peu disposés à toute espece d'euaporation, ayant mesme la faculté ejective fort debile, en sorte que je ne l'ay veu cracher, suer ny moucher tres-rarement ; cela

estant les gouttieres et les purgations les plus naturelles et de plus grande descharge, tant pour la santé que pour la liberté de la parole ; de sorte que la verité⁵³ me contraint de dire qu'ayant cest honneur d'estre aupres de luy, ie remediois incessamment à cela, contre l'aduis de son premier medecin, qui disoit que ce phlegme espais et ceste mucosité mal conditionnee se purgeoient par bas, en quoy il s'est fort trompé, car Sa Majesté s'est trouveé à la fin submergee dans la quantité de ceste matiere vicieuse, qui s'est pourrie et a suffoqué la chaleur naturelle, et empesché l'ordre et la function de toutes les parties, ayant esté à la fin cause de sa mort, comme de celle du petit Roy François, qui mourust de mesme maladie, mais non pas advancee comme celle-cy par le continuel et tres-dangereux usage des medicines fréquentes.

Or, encores que nous voyions, par la liberté de la parole de nostre Roy et par la facilité de sa prononciation, que son temperament est autre et sa composition meilleure, neantmoins puisque la respiration vient du nez aussy bien que de la bouche, laquelle demeure souuent ouverte quand le nez n'est pas libre, on ne peut avoir trop de soin de le faire moucher, pour tenir ceste partie en office et dans une function aysee, laquelle se retarde et fait recuire la matiere, par la négligence des jeunes Princes, qui sont emportés à leurs plaisirs plustost qu'à ceste subjection.

J'adjousteray que le premier repas qu'ils font, qui est le desjeuner, ne doit pas estre (soit pour le boire ou pour le manger) de choses douces et friandes, qui les desgoustent pour tout le jour, en esloignant leur appetit des viandes ordinaires, lesquelles sont la meilleure nourriture. C'est ce qui doit faire prendre garde aux femmes et aux valets de chambre, qui donnent souuent des confitures et des dragees à Leurs Majestés, qui à cet age là se prennent et se laissent tromper par le goust, comme faict leur esprit par la flatterie, qui tous deux corrompent la santé de l'un et de l'autre. Cela a faict dire de tout temps qu'il est inutile aux

gouverneurs et aux gouvernantes de fermer les grandes portes du Chasteau, s'il en demeure quelque petite ouverte, pour ce qu'alors les souris et les renards du Louvre sont plus à craindre que les lions de la Cour ; de sorte qu'il est necessaire de s'assubiectionner, sans intermission, avec une assiduité perpetuelle aupres du Prince, et peser les momens de ses actions et de ses exercices.

Si, des ceste heure, la Reyne lui veut designer un precepteur, il ne peut estre trop tost de le chercher, afin d'en pouvoir trouver un qui soit assez habile pour faire gouter à propos, delicatement et judicieusement les bonnes choses au Roy, lequel beaucoup trouvent desia fort avancé et capable de bonnes impressions, quand on les lui donnera avec des entretiens doux, fleuris et arrousés du plaisir des contes agreables ; car la premiere conjecture d'un bon esprit est de mesler le plaisir au proffict, comme les fleurs sont dans les prairies, les estoiles dans le ciel et les paysages dans les tableaux.

Mais puisqu'il ne suffist pas d'enrichir la memoire du Prince, ni de fortifier son jugement, et qu'il faut aussy lui rendre les oreilles delicates et les yeux mesmes scavans, on ne doit point luy rien faire oüyr ny luy faire veoir d'object qui ne soit noble, n'exposant à son imagination que les choses plaisantes qui ont leur bienseance complete et leur ornement parfaict, ce qui fait desirer davantage que ceux que Sa Majesté approchera de luy pour y estre tousjours soyent gens bien faicts, qui ayent l'air, la taille et le visage agreables, la bouche aussy pure et aussy nette que l'ame, afin qu'ils ne craignent point d'approcher de Sa Majesté, ny luy d'eux ; comme il me souvient que l'on faisoit de son premier medecin⁵⁴, dont le feu Roy m'a souvent faict plainte, et qui ce pendant avoit, comme ont tous les autres medecins, les premieres occasions de faueurs, lui pouvant, des qu'il est eveillé, imprimer leurs pretentions et leurs, conseils dans l'esprit, qui n'est pas encore engagé aux exercices du jour et aux divers entretiens dont apres il peut estre enueloppé, en quoy on voit que ceste charge n'est pas de

petite importance, non plus que celle du confesseur, dont ie me dispense de parler.

La subjection du gouverneur et du precepteur, comme j'ay desia dit, est si necessaire en ceste occasion, qu'il semble qu'il faille parmy eux un docteur portatif, et qu'il soit, comme ils disent en Espagne, *hombre corriente*, pour ce qu'il ne faut pas s'ennuyer de rebatre les choses, et qu'il n'y a lieu, temps ny discours, qui ne donne subject d'enseigner ou de reprendre, de louer ou de blasmer, d'imiter ou d'eviter, et à la Cour, on sçait que l'occasion vaut mieux que la chose, et, que si la haquenée va l'amble demye-heure, qu'elle y trotte trois heures.

De quelque sorte que la Reyne choisisse le précepteur, le premier et le meilleur laict qu'il puisse donner au Prince, c'est l'amour et la crainte de Dieu, et luy imprimer en toutes rencontres que la pieté va devant toutes les autres vertus, et que c'est d'elle que viennent toutes les félicités du Ciel et de la terre. Mais il seroit à souhaiter que ce fust par vne autre deuotion que celle du feu Roy, son pere, qu'il avoit plustost prise par coustume, comme il avoit faict toutes les autres choses, sans nulle premiere intention et sans la pratique des bonnes actions que la devotion veritable a accoustumé de produire ; car la sienne estoit veritablement grande et visible par l'apparence, mais tres-sterile et imperceptible par les effects, sur quoy quelques-uns l'ont appelé l'Incomprehensible.

C'est un usage ordinaire et tres-necessaire aux Roys, qui sont nais à une vie exemplaire, d'assister publiquement au service divin ; mais il me semble que cela ne doit pas oster, à ceux qui sont aupres d'eux, les occasions particulières de les faire ressouvenir d'esleuer souvent leur cœur à Dieu, en quelque lieu qu'ils soyent ; car il se présente à la chasse et à la campagne mille subiects de l'admirer en ses œuvres et de se ressouvenir de sa Providence, qui a voulu faire naistre Sa Majesté par miracle, qui l'a fait asseoir par benediction dans le throsne le plus glorieux, et posséder la plus

fameuse couronne du monde ; sur quoy l'on luy doit principalement ramentevoir que sa divine bonté l'a fait sortir d'une Reyne non-seulement issue de tant de Roys, mais descendue de maisons impériales de tous les deux costés, qui n'empesche pas que les plus glorieux et les plus grands avantages qui en viennent, ne cedent, pour splendides et esclatans qu'ils soyent, à la lumiere de ses propres vertus, aussy bien qu'à celle de ses yeux.

D'ailleurs, chacun sçait qu'il est tres-louable à vn Prince de porter reverence à toutes les ceremonies de l'Eglise et à ses ministres mesmes ; mais c'est vne chose particulièrement conuenable aux couronnes et utile à la royauté de faire justice aux opprimez, de se monstrier vengeur de toutes les violences injustes, estre prompt à la recompense des bons et à la punition des meschans, de demeurer ferme dans la confederation de tous les Princes chrestiens, puisqu'il en est le Roy, et tascher d'imiter Dieu en sa douceur et en son humanité par toutes sortes de pardons, puisqu'il ne le peut pas imiter en son tonnerre et en sa puissance.

Pour acheminer donc l'age du Roy à ces actions-là, il est necessaire de munir sa memoire et d'y preparer son esprit par les exercices conformes à son enfance, qui lui seruent après d'ornement et d'appuy le reste de ses jours. Premièrement, lui apprendre à lire ; car encores que sa gouvernante et les femmes qui servent sous elle, ou possible quelque aumosnier lui en ayent donné les commencemens, c'est au précepteur à recommencer de nouveau, à le faire lire haut, peu et à plusieurs fois, et puis lire apres luy, en le faisant ressouvenir et dire son advis sur beaucoup de demandes, dans lesquelles il feindra d'apprendre, et luy en donnera des louanges. Pour les livres, je serois d'advis de commencer par Josephe et par Justin, qui sont en assez bon françois, pour la cognoissance generale des histoires de l'Eglise et du monde. Je meslerois Plutarque partout (de l'impression de Vascosan), qui est le maistre des bonnes mœurs, des exemples de

magnanimité, de justice et de galanterie. Les histoires particulières iroient apres, comme celle de France de Vignier et de Commines, le Livre des Roys, les Ethiques et Politiques d'Aristote, le second livre de la Rhetorique des passions et des affections des hommes ; vn Botero⁵⁵ pour les relations des empires ; les Vies du connestable du Guesclin, de Bayart, de Ximenès, avec celle du Pape Pie cinquiesme ; en espagnol, la Vie de Iacob Almanzor, roy des Arabes ; les Essays de Monsieur de Montaigne pour la pureté de la langue, avec la bonté du liure ; Seneque, de la traduction de Malherbe, des Bienfaicts ; la Consolation⁵⁶, de Madame la Princesse de Conty, et mon Institution du Prince, en vers, sans l'exclusion des romans et des poetes, car il faut de la salade et des fruicts avec la nourriture solide, et pour aymer à voir le plus souvent des temples magnifiques et des palais eslevez, il ne faut pas renoncer aux grottes, ny haïr les perspectives et les miroirs.

Mais premier que d'entrer en nulle sorte de commerce, il est necessaire que le precepteur desgage l'esprit du Prince des pensees contraires à l'intention des livres et le ramene mesme, ramassant son imagination divertie en plusieurs objects, par quelque conte de plaisir et par quelque narration agreable, de laquelle on puisse tirer profit des ce moment-là ; car il faut mettre en riant l'instrument dont on veut jouer d'accord, premier que de le toucher serieusement, ce qui a tousiours heureusement reussy au comte de Gondemart, un des plus grands officiers d'Espagne, en toutes ses negociations, ayant, premier que de traiter, gagné l'esprit et le cœur de celuy avec lequel il traitoit et de qui il vouloit tirer quelque advantage, par des louanges, des soubmissions et des contes de plaisir, qu'il sembloit faire avec une simplicité naturelle, et qui cependant se rapportoient à son but, avec un grand art caché sous vne franchise apparente.

Avec tous les articles precedens, deux choses sont principalement requises au mestier, la douceur judicieuse et la

facilité jointe à la patience, qui est le premier fondement de toutes les deux, ayant oüy remarquer de mon temps que Monsieur de la Broue⁵⁷, qui estoit le meilleur escuyer de France, n'a jamais faict ni bon escuyer ni bon cheval par son impatience et par sa colere.

Quant à la facilité, on a tousiours creu que la meilleure parole pour enseigner est celle que les pages et les nourrices mesmes peuvent entendre, et en laquelle les sçavans peuvent profiter et ne peuvent rien repondre ; car, comme les meilleurs arbres et les plus prisés sont ceux qui sont fort hauts et qui abaissent leurs branches en se penchant vers la terre, afin qu'il y ait du fruict pour les grands et pour les petits : ainsy les ames plus eslevees et plus sçavantes sont celles qui se relaschent plus aysement aux rencontres necessaires, et qui s'accommodent à la portee de ceux qu'ils entretiennent.

Pour recueillir apres quelque fruict utile de la lecture, il est meilleur, ce me semble, de choisir les auteurs qui ont escript les choses generales et selon l'ordre des temps, comme j'ai desia dit, et les autres ensuite ; pour ce qu'un Prince est assez sçavant en cela quand il sçait qu'Auguste n'estoit pas du temps d'Alexandre, ni Clouys ou Pharamond de celuy de Hugues Capet, et pourveu qu'il sçache les quatre premieres monarchies, qui sont aysees à retenir : Assyriens ou Hebreux, Persans, Grecs et Romains.

Ce n'est pas qu'il faille incessamment occuper son esprit à des choses plus serieuses que son age ne porte, et qu'il ne soit necessaire d'entremesler plusieurs fables choisies dans Esope et ailleurs, entre lesquelles il y en a beaucoup d'utiles et d'agreables, comme aussy luy pourront estre les gazettes, pour sçavoir les desseins de l'Europe et les généraux qui sont en reputation, car on ne doit pas le rebuter des choses dont il faut qu'il demeure tousjours en goust ; mais veritablement, j'ay trouvé qu'un Prince de bon esprit comptera aussy aysement combien il y a de Papes, d'Empereurs et de Roys, bons et mauuais, combien il y a eu de

batailles données depuis cent ans, combien il y a de regimens entretenus en France, comme un berger fera ses moutons et ses cheures.

On doit aussy considerer que toutes les choses qui tombent sous le poids, le nombre et la mesure, peuvent estre comprises aussy bien par les enfans que par les hommes ; car deux et deux font quatre, aussy bien dans leur memoire comme dans celle des vieillards de cent ans. C'est pourquoy les cartes generales et puis les particulières, tant des pays que des grandes villes, peuvent estre monstrees de fort bonne heure, avec les demonstrations par le compas du lieu d'où partist Alexandre le Grand et les autres conquerans, de leurs passages, de leurs batailles et du lieu de leur mort, estant tres-veritable et certain que la memoire que l'on appelle corporelle, qui consiste aux images, aux choses figurees dans les cartes et aux medailles des Empereurs et des Roys, fait arrester plus longuement dans nos esprits et y graue beaucoup mieux la souvenance des choses qui dependent de la memoire spirituelle, que les livres nous rafreschissent. Ce qui fait que le duc de Savoie⁵⁸, pere de ceux-ci, sçavoit parfaitement l'histoire pour l'avoir apprise conjointement avec la lecture et les medaillés ; mais parce que le Roy Louys treiziesme aimoit beaucoup mieux les armes mortes⁵⁹ que les viuentes, qui sont les hommes et qui sont les vrays et propres instrumens des Princes, qui exécutent par eux toutes sortes d'entreprises, comme les artisans font toutes sortes d'ouurages et de besognes par leurs outils. Il est à propos de prendre garde que Sa Majesté ne s'amuse pas trop aux mechaniques et aux choses qui dependent de la main, à quoy les Princes d'Italie et quelques-uns d'Allemagne sont assez enclins, et plus accoustumez aux simulacres de la guerre qu'aux effects ; car ceux qui s'amusent à faire des horloges, des ponts, fondre des canons et faire toutes sortes de machines, ont eux-mesmes plus de rapports avec les ingenieurs qu'avec les Roys, de qui la science

principale est de faire difference des hommes, de les bien cognoistre, et de les employer selon la diverse capacité de leur merite.

Ce discours a plusieurs faces et beaucoup d'estendue sur les occasions particulieres par lesquelles on peut voir si ces amusemens ont suite, ou s'ils servent en quelque sorte à relascher l'esprit d'un jeune Prince, qui se plaira à l'instruction d'une armee et à la mettre en ordre, en plomb ou autrement, faire des logemens et des cartes, soit pour la campagne ou pour le siege, ou la defense imaginaire des villes, ce qu'il faut pour munir une place, la fortifier et la defendre ; si bien que toutes ces choses dependent particulièrement de la consideration de la charge de gouverneur, qui est de telle importance, en la minorité du Roy principalement, que je croy que les deux personnes plus puissantes du royaume, c'est celuy qui est maistre des armes et des places au dehors, ayant les fonds et les armees de son maistre, et l'autre, qui tient son esprit et sa personne au dedans de la Cour, et qui peut non seulement imprimer les vertus et les vices qu'il a par coustume et par une transfusion insensible dans son ame, mais lui donner ses opinions aussy, comme chacun a remarqué, du temps de Charles neuf, que Monsieur de Sipièrre⁶⁰, son gouverneur, lui avoit montré la liberalité et luy avoit aussy enseigné à jurer. C'est pourquoi le feu Roy Henry le Grand, qui pensoit tousjours vivre, creut n'avoir pas besoin de tant de circonspection ny d'avertance quand il donna un gouverneur à Monsieur le Dauphin, ayant souvent oüy dire à Sa Majesté qu'il estoit le premier gouverneur de son fils, et que ceux qui en auroient la qualité ne seroient que pour le mener à la messe et luy faire prendre des habitudes vertueuses et des exercices convenables à sa santé.

Il disoit de plus qu'ayant perdu son pere, le Roy Anthoine, trop tost, il fust eslevé sous les yeux de la Reyne de Navarre, sa mere, laquelle luy bailla deux gouverneurs semestres, qui lui donnoient,

comme il disoit, une assez mauvaise institution, tant pour ce qu'on n'approuvoit pas lors cet ordre intervallaire et alternatif, comme il se peut approuver de la personne des soubz gouverneurs, que parce que Monsieur de la Caze, l'un des gouverneurs, estoit plus favorisé de ceste bonne Princesse que Monsieur de Moissant, ce qui causoit quelque mesintelligence entre eux. Le Roy se souvenoit de plus que l'on ne luy faisoit apprendre que la vie des Roys de Juda, comme à un Roy huguenot, et les quatrains de Pibrac, au lieu que son institution devoit estre ornee du recit de toutes les choses remarquables dans les royaumes, de la cognoissance des Estats des Princes ses voisins, du nombre et de la puissance de ses confederés, sans limiter trop estreitement la liberté de son esprit, ny le charger aussy de trop de confusion.

Sur quoy on se doit souuenir de ce que le Pape Pie deuxiesme, qui estoit un des plus sçavans de son siecle, auoit accoustumé de dire : que les lettres et les sciences estoyent comme le vin, qui n'estoit point donné aux hommes pour s'enyurer et troubler leur jugement ny peruvetir leur raison ; que les lettres aussy ne doivent pas offusquer notre lumiere naturelle, ni estre preferees au sens commun, ny à la conversation des braues hommes, qui est la meilleure et la plus grande eschole ; car les lettres pourroient causer du dommage si elles estoient plustost apprises par une pédanterie solitaire et abstraite que par une liberté noble et judicieuse, qui doit tousjours reduire les choses à la pratique des actions et des bons exemples de la vie et du mestier auquel nous sommes nés.

C'est pourquoy le gouverneur, de qui despend l'entiere direction de la conduite du Prince, doit distribuer les effects de sa prudence sur toutes ses actions ; car, encores que l'architecte ne mette point la main aux pierres, à la chaux ny au sable, il fait dauantage par son compas et par son plan que tous les autres, comme peut faire aussy le gouuerneur.

Il semble et me vient de souuenir que Henry le Grand me disoit qu'il vouloit que ses enfans sçeussent la langue latine, encores qu'il y eust plus de honte à l'ignorer que de profit et de gloire aux Princes à la sçauoir ; mais ie sçais bien que i'ay esté quelquefois appelé afin de lire des despeches latines d'Allemagne et en faire pour Rome, et pour interpreter des inscriptions en vers et en prose, pour ce que le secretaire, qui d'ailleurs estoit tres-habile, n'estoit pas assez exercé en ceste langue, en laquelle la feue duchesse de Retz⁶¹ respondit par occasion et entretint les ambassadeurs de Pologne, pour ce qu'alors il ne se trouua personne, mesme entre les Euesques, qui l'osast entreprendre, ce qui n'arriveroit pas à ceste heure, où ils sont tous sçavans en cela et en toutes autres choses.

Si Sa Majesté avoit ceste mesme intention que le Roy son fils sceust le latin, il faudroit, pour esviter ceste longueur assez ennuyeuse, luy apprendre les choses avant les paroles, et au lieu de decliner *musa* ou *gallina*, il seroit meilleur de decliner *Europa*, *Asia*, *Africa* et *America*, afin qu'au mesme temps on luy fist remarquer, avec tous les Roys de l'Europe et tous les Potentats d'importance, toutes les choses vtilles ou agreables des quatre parties du monde.

Mais encores que les sciences qui dependent du discours et du langage facent une grande partie des ornemens et de l'elegance du Prince, les sciences asseurees, comme l'arithmetique et la geometrie, ne luy sont pas moins necessaires. Voilà pourquoi il seroit bon de les reduire à son utilité particuliere, et par sa propre cognoissance, à mesure qu'il croistra (comme nous auions deliberé de faire quand ie quittay le Roy), luy apprendre sur les nombres combien il y a de cavalerie et d'infanterie entretenue en France et aux autres Estats ; combien de ports et de haures à barre, à flot et de toute eau ; combien il y a de greniers à sel, comme il se faict et comme il se distribue ; combien de receptes generales, ce qui en reuient au Roy ; ce que c'est que des cinq grosses fermes, les

tailles, les peages, les aydes, les constitutions de rente, engagement et rachapt de domaines, la paulette et le reste. Luy faire voir quelquefois les estats de sa maison, de l'artillerie, de l'amirauté et de l'escurie ; car pour les arts, il en doit plustost tirer de l'utilité et du contentement par autruy que par luy-mesme. Ainsi qu'il doit suffire, en ce qui est de l'architecture, de sçavoir l'ordre des quatre colonnes, dorique et toscane, qui ne vont quasi que pour une, ionique, corinthienne et composite, sans ignorer d'où en est venue l'invention.

Pour la peinture, c'est assez qu'il puisse juger de la bonne ou mauvaise composition d'un tableau, de la beauté des subjects qui peuvent plus agreablement reussir soubz le pinceau, de la situation des figures principales et de la bienséance de toutes les autres. C'est assez, pour les pourtraicts, qu'il sçache faire la difference de ceux qui sont de front, de profil ou de tiers point.

Quant à la musique, il se doit contenter de bien juger des beaux chants, car les Princes qui ont esté les plus sçavans en cela (comme Henry quatre, roy d'Espagne, et les autres), ce ne sont pas ceux qui ont mis leurs affaires en meilleur estat, non plus que ceux qui se sont d'avantage estudiés à l'eloquence des paroles qu'à l'excellence des choses et à l'execution des entreprises glorieuses, comme Henry troisieme.

Ce seroit une grande faute de laisser négliger aux Princes les exercices qui deueloppent le corps et qui donnent l'air et la grace, comme la danse et l'escrime. Et encores que l'on dit que les François naissent le cheual entre les iambes, et que le port et la belle assiette soyent plus considerables aux grands que la forme delicate de la main, du talon et des autres aydes qui regardent tous les quatre maneges, on doit pourtant mettre peine que nostre Prince ne soit pas moindre en cela que Henry le Grand, qui, dans les tournoys et deuant les dames, qu'il ne haysoit pas, a tousjours passé comme le plus beau gendarme et le meilleur coureur, soit par

le port de la lance, le parterment du cavallier, la beauté de la course, ou pour la justesse et la netteté de l'arrest.

Ce n'est pas que je ne prefere à tout cela la cognoissance que son gouverneur luy peut donner, sur une feuille de papier, de toutes les provinces de son royaume, et ensuite des bonnes et grandes maisons, luy faisant remarquer celles qui sont demeurees fermes en leur devoir pour son service pendant les revoltes et les rebellions, afin d'aymer et de recompenser ceux qui en sont descendus. L'on peut reduire la science du Prince à deux points, dont l'un sera de garder son autorité dehors et dedans son Estat par la force, et l'autre de se sçavoir faire aymer par la douceur et la civilité de ses mœurs dans la Cour. L'accomplissement de ces deux choses est compris dans l'amour que la noblesse et ses subiects luy portent, en quoy la libéralité peut beaucoup, non pas pour la mettre trop en usage, car elle se destruiroit bientost et periroit par elle-mesme, si Sa Majesté donnoit à tout le monde. Il suffit de monstrier qu'elle est dans le cœur du Prince, qui doit plustost enrichir ceux qui sont les derniers à demander et les premiers à meriter. Surtout, il serait à desirer qu'avec le soin du gouverneur, il pleust à la Reyne, par sa bonté et par sa prudence, de faire escrire au Roy toutes les despesches estrangeres et les autres plus importantes, car ce fust par là que Cheerés⁶², gouverneur de l'Empereur Charles cinq, forma et advança son esprit, et qu'il lui donna les aduantages qu'il eust en la competence de l'Empire sur le grand Roy François, lequel pourtant avoit cinq ans plus que luy, et en quoy manquerent en Espagne Garsias de Loysa et le marquis de Veillado aupres du Roy d'Espagne, Philippe troisieme, et peut-estre les autres aupres de Philippe quatre, encore vivant, lequel tout de mesme avoit cinq ans moins que nostre Roy dernier, Louys treiziesme.

J'ay desia beaucoup parlé des actions du gouverneur, et n'ay osé rien dire des choses qui servent à son élection, car la Reyne a de si excellentes cognoissances d'elle-mesme, qu'il semble que ce soit

Dieu qui les luy donne, et elle reçoit d'ailleurs des conseils d'hommes si rares, si bien affectionnés et si engagés aux interests de la France, que tout ce que j'ay dit ne doit estre compté à rien, sinon à une parfaite obeyssance et un bon desir de servir.

J'ay oüy dire autresfois que, pour faire un habile gouverneur, il falloit qu'il eust veu beaucoup d'hommes, beaucoup de pays et beaucoup de livres, et qu'il peust encore faire voir, apres un long age propre à ceste qualité, que les anneés ne luy sont pas venues pour le rendre venerable ; car, encores que la douceur soit le meilleur et le plus asseuré lien des esprits, il n'y a point d'ordre ny discipline au monde qui puisse se maintenir sans quelque seuerité, et qui n'ait besoin aux occasions d'une autorité accompagnée de vigueur et de force. Il semble aussy qu'il seroit raysonnable d'observer, pour l'institution du Prince, en la personne du gouverneur, ce que le Ciel mesme a enseigné d'observer en celuy qui avoit la supresme dignité au reglement des choses sacrees, estant necessaire qu'il se trouve des feuilles, des fleurs et des fruicts en la vie des hommes qui président à la conduite de ceux qui commandent aux autres. On prend l'ornement des feuilles pour la science, celui des fleurs pour la reputation, et le fruict pour la probité, d'où naissent les bonnes œuvres et les actions pieuses, honnestes et magnanimes, qui se trouvent souvent aux hommes de bonne maison, et rarement ou feintement aux autres, si Dieu mesme ne les choisit avec un soin miraculeux.

Je rebattrai sans cesse l'article de la subjection du gouverneur, car ses yeux doivent estre continuellement attachés sur les actions du Prince, et principalement aux heures de l'exercice et de l'estude, lorsque les enfans d'honneur et les pages, que l'on doit bien choisir, ont plus de liberté avec Leurs Majestés. Sur quoy je n'ay pas oublié la petite incommodité qu'eust le feu Roy au bois de Vincennes, qui ne fust sçeue alors que du medecin, de moy et de feu Monsieur de Beringhen, le plus fidelle serviteur qu'eust pu

avoir jamais le Roy. Ce fust un peu auparauant cela que le feu Roy Henry le Grand m'auoit dit qu'il falloit redoubler son soin pour veiller sur les actions de la jeunesse, et qu'il estoit estonné et fort en colere de ce qui estoit arrivé à Chantilly.

Mais l'accomplissement parfaict de toutes ces choses, qui demeureroient entierement inutiles et vaines, depend de l'obeyssance du Prince et de la parfaicte intelligence du gouverneur general avec la Reyne pour le commun bien du service de Leurs Majestés, afin qu'elles demeurent ensemble avec une telle composition et une si grande union de volontés et d'esprits, qu'il n'y aye jamais rien de separé ny en leur domination ny en leurs desseins. Je fus estonné un jour de ce que me dit la mareschale d'Ancre, allant à Monceaux, que, si je voulois estre des leurs, la Reyne Mere me feroit grand et riche, deuant que le Roy me peust donner un *soulz sols*⁶³. Sur quoy ma responce fust trop philosophique et trop scholaresque pour la reduire icy. Toutesfoys, je ne me suis point repenty de l'auoir faicte telle, ayant autant desiré ma retraite à ce temps là, comme ceux qui auoient la puissance de me l'ordonner ; mais il me souuient bien que les premiers soupçons que le feu Roy et la Reyne Mere ont eu l'un de l'autre, avec leurs petites contradictions assez frequentes, ont causé tout ce qui depuis est arrivé de mal, qui fist bientost beaucoup de progres.

Car le premier medecin disoit souvent au Roy, tout bas, comme nous entrions dans le cabinet de la Reyne Mere, qu'il se gardast bien d'y rien manger, et si l'on luy presentoit quelque chose, qu'il dist qu'il auoit fait collation, et me souvient qu'estant entrés, leurs deux petits chiens, qu'ils aimoient passionnément et qu'ils appeloient tous deux *Favorits*, se battoient incessamment l'un contre l'autre. Si bien que le mareschal d'Ancre fut vne fois solennellement deputé vers moy pour persuader au Roy, de la part de la Reyne, sa mere, qu'il luy donnast son chien, et au contraire, le

Roy desira le sien d'elle par moy-mesme, ce qui se passa avec un refus et un mescontentement mutuel, qui s'estant accru de iour en jour par les causes secrettes de la Cour, se convertist enfin en une mauvaise volonté, pleine de toutes sortes de mefiances, qui donnerent apres assez de lieu pour accuser, peut-estre à tort, son principal ministre d'auoir depuis manié ceste paste si industrieusement en toutes les occasions, qu'il en fist un levain qui nourrit depuis, pour tousjours, cette hayne enracinée dans l'ame melancholique de Sa Majesté ; tellement que ce scrupule profond et picquant lui donna par intervalle, à ce qu'on dit, une si grande terreur durant sa maladie, que Sa Majesté n'a rien porté de si chargeant dans le Ciel, ny de si douloureux dans le tombeau, que le veritable regret et la sainte repentance d'auoir mal traité la Reyne, sa mere, avec un memorable exemple à la Cour et une pieuse induction au Roy son fils de faire tout autrement quand il sera en age.

Mais si la vie du feu cardinal de Richelieu n'eust point esté diffamee alors par ceste action, que peut-estre sans subject le monde a voulu nommer ingratte, et si Son Eminence, pour estendre les bornes de cet Estat, n'en eust pas fait sa proye en le consacrant à sa propre gloire, ses desseins estoyent si releués, ses maximes si fines, ses conseils si monarchiques et son autorité si peu partagée, que l'on peut dire de luy que le soleil, ny de ses premiers ny de ses derniers rayons, n'a jamais veu de genie plus heureux et plus hardy ; de sorte que si le Ciel a desia peu faire voir à la France qu'elle a des hommes dont l'administration⁶⁴ sera plus salutaire et moins calamiteuse à ses peuples, elle n'aura de plusieurs siecles un tyran de si bonne grace, qui eust encore esté plus grand s'il eust voulu estre moindre.

Je n'oublieray pas à dire, pour la fin, qu'encores que tous les Roys, et principalement ceux de France, prennent assez aysement de hautes opinions de leur grandeur et des droits et de leur

souueraineté, qu'il est bon d'imprimer dans leur esprit, de bonne heure, que les Roys de France n'ont point les hommes pour juges, et que leur couronne est en une independance aussy absolue, au regard de toutes les puissances estrangeres, comme leur commandement est absolu sur leurs subiects, que l'on ne peut, pour quelque cause que ce soit, dispenser du serment de fidelité, ce que le Prince ne peut craindre qu'en des occasions de grandes guerres civiles ou estrangeres, qui peuvent naistre principalement à faute de successeurs ; car, quand il y en a, les deux plus mauvaises coniurations sont celles qui se font par ceux qui ont les armes du Prince au dehors, et par les successeurs au dedans ; sur les mouvemens de la religion principalement, qui s'esteignent à la fin au dommage des conjurateurs, sur lesquels on ne peut trop souvent ouvrir les yeux, car le commandement est la nourriture la plus naturelle et la pasture la plus friande des cœurs magnanimes un peu interessés, et de ceux qui n'ont autre legitime que celle qu'ils ont sur mer et sur terre par le testament d'Adam.

Je sçay bien qu'il n'y a point de nation au monde qui n'ayt produit des hommes qui ont assez escript de l'institution du Prince ; mais ils l'ont tous faict en general, en monstrant des chemins par où l'on doit aller et par où on ne va iamais, au lieu d'applanir et de faciliter des voies conformes à la nature, à l'age et à la condition des pays, des temps et des Princes.

A la suite du morceau qu'on vient de lire se trouvent quelques anecdotes sur Louis XIII. Elles sont d'une écriture plus rapide que l'Institution du Prince ; cependant, elles m'ont paru être de la même main. Je ne crois pas qu'elles aient été recueillies par Des-Yveteaux ; mais, comme elles sont intéressantes, je les ai conservées. — La *Revue Rétrospective* (t. II, p. 412) a publié quelques-unes de ces anecdotes, mais différemment racontées.

LE Roy Louys treiziesme n'a iamais aymé les lettres et fort peu les gens de lettres, et l'on croit que c'estoit à cause principalement de son infirmité naturelle et begayement de langue, ne pouvant lire ni prononcer qu'avec grandissime peine, iusques-là qu'un jour, ne pouvant à son gré prononcer un certain mot, il s'empoignoit le visage d'une de ses mains, tout en furie et de despit de ne pouvoir dire comme les autres, et on eust peine de l'empescher de se faire mal, luy disant que Dieu le vouloit ainsy, pour lui faire voir que les Roys estoient subiects aux infirmités comme les autres hommes. Aux choses serieuses, il a monsté un jugement fort rassis, et a tousjours aymé la justice et l'équité ; mais il a esté long-temps attaché aux humeurs de l'enfance.

– Il y a eu de grands manquemens en son education, par la mollesse de son gouverneur, pour luy avoir trop deferé du commencement, avoir esté trop indulgent à son opiniastreté, et luy avoir laissé tellelement prendre ses plaisirs selon son inclination, qu'une fauconnerie tout proche de son cabinet le divertissoit de l'estude. Il a tenu de l'avarice du Roy son pere, et ne s'est monsté liberal qu'à ceux qui ont plié à son humeur, comme un nommé Haran, garçon de la chambre, lequel pourtant il congedia pour un petit chien qu'il auoit laissé eschapper et qui avoit bourré un de ses oyseaux sans le tuer. Bien qu'il luy demandast pardon à genoux, il fust huit jours sans le vouloir voir, et ne luy eust pardonné, sans qu'on luy dit que de desespoir il s'en estoit allé dans les bois, où l'on n'avoit trouvé que son chapeau et que les loups l'avoient mangé. Apres quoy il dit qu'on le cherchast ; l'on luy ramena, et sa paix fut faicte.

– Il estoit extresmement colere, et un jour que son precepteur pour le latin, nommé M. de Fleurance, entra dans la galerie où il estoit, un de ses chiens mordit à la jambe ledit sieur de Fleurance,

lequel lui donna un coup de pied, dont le chien se mist à crier. Alors le Roy vint à lui de colere et luy donna quelques coups de poingt, dont ledit sieur de Fleurance fust sy touché, qu'il se mist au lict, où la fievre le prist, et en mourust peu apres.

– Le Roy aymoît fort les mechaniques, et estoit fort adroit et fort artiste à ce qu'il entreprenoit de faire, où il s'attachoit avec une patience extresme.

– L'on luy voulust un jour faire escrire une lettre de sa main au Pape, pour responce d'une que le Pape luy avoit escripte de la sienne, et l'on stipula que cette lettre iroit pour sa leçon ; mais comme c'étoit pour une recommandation qui ne luy plaisoit pas, jamais l'on ne peut seulement lui faire faire une grande M au commencement de la dite lettre. Enfin, M. de Souvré le pressant un peu de pres, il lui fit une repartie fort fascheuse, mais M. de Bouillon se trouvant là present, commença de le caioler, et gagna de sorte, qu'il fist apres tout ce qu'on vouloit et fist satisfaction à M. de Souvré.

– Le Roy Louys treiziesme aymoît, estant ieune, un sien cocher nommé Saint-Amour, avec lequel il se familiarisoit, et souvent, montant en carosse, il luy commandoit de faire claquer et faire bruit avec son fouet, et luy-mesme, quelquefois, vouloit faire de mesme s'il eust peu. Depuis, il en fist son valet de chambre, et le mesme Saint-Amour a eu un fils recteur de l'Université. Apres avoir vendu ceste charge apres la mort de son dit pere, il arriva qu'en l'an 1612, ledit Saint-Amour estant present en la chambre du Roy, comme Sa Maiesté enchargeoit à vne personne de condition qu'il envoyoit en Espagne visiter l'infante sa maistresse, il luy recommandoît de luy rapporter des particularités de sa taille et de sa personne, afin d'en estre informé entierement, ledit Saint-Amour

s'ingera de luy dire avec liberté : « Sire, si je l'avois veue, je vous en dirois bien ce qui en est. » Sur quoy il lui fist donner de l'argent, et voulust qu'il fist le voyage d'Espagne avec celuy que le Roy y enuoyoit. Puis le Roy disoit tout haut : « Je sçay bien qu'il me rapportera la verité et ne me mentira point.

LETTRE A M. DU-PUY, CONSEILLER D'ESTAT⁶⁵.

MONSIEUR,

J'ay tousjours tant honoré vostre vertu et me suis trouvé si disposé de tout temps à faire ce que vous me voudriez commander, que presentement les loyx de nostre amitié et du respect que je vous doy, avec les offices importans que j'ay reçeus de vous, ne me permettent point de vous cacher l'infidelité et la remarquable trahison que m'a faite Edouard Le Preuost, aussy bien préparé à vne si illustre perfidie, comme il le devoit estre à une reconnoissance tres-conuenable, au traitement qu'il a tousjours reçu de moy, pouvant dire avec verité que M^{me} sa mere s'est servie long-temps de

plus de cent mille francs de mon argent, qu'il a enfin dissipées tout seul, par des dissolutions fort basses et fort infames.

Il n'a pas laissé de déclarer si insidieusement son méchant dessein contre moy, qu'il n'y a jamais eu vice de mulet qui ayt égalé le sien, ce que j'ay long-temps négligé de vous écrire, tant pour la peine que j'avois de blesser la chasteté de votre entretien que pour ce que le plaisir que j'ay desia reçu de son éloignement et de la rupture d'une société inutile et très-vicieuse est plus grand que ne sera, Dieu aidant, le dommage des tours qu'il pourra continuer de me faire, pour méchants qu'ils soient. Mais je me suis senti d'ailleurs si naturellement obligé à conserver l'émminente et profonde vénération en laquelle j'ay tousjours eu le nom et la maison de Thou, aussi bien que les personnes, que j'ay cru vous devoir renouveler qu'il n'y a rien qui me peust jamais détacher de la sincère dévotion que j'ay au bien de leur service. Ce qui me fait vous supplier de me faire cette grâce d'obtenir, par votre bonté iudicieuse, que les marques dont il a plu à Monsieur de Thou de m'honorer par son amitié ne souffrent point d'alteration, puisque rien ne peut jamais causer de diminution en la très-humble servitude avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-obéissant et très-affectionné serviteur,

DES-YVETEAUX.

APPENDICE.

AU SIEUR DES-YVETEAVX

NICOLAS VAUQUELIN,

LORS AGÉ DE 14 A 15 ANS,

SATYRE

PAR LE S^r DE LA FRESNAIE
VAUQUELIN,

SON PERE⁶⁶.

Tu portes, mon cher fils, le nom assez fameux
De ton grand bisayeul ; c'est pourquoy, si tu veux

Ensuyure ses vertus, tu as un exemplaire,
Sans le chercher plus loin, pour t'apprendre à bien
faire.

Si nous sommes soigneux des tableaux, des
pourtraicts

Que les peintres nous ont de nos grands peres faicts,
A plus forte raison le devons nous pas estre
De leur belles vertus, que l'on deust voir renaistre,
Peintes au vif tableau de nos comportemens ?

Dauantage tu as cent mille enseignemens
Q'appris tu as de moi, soit ou de Phocilide,
D'Isocrate, Hesiode ou Theognis, qui de guide
Tousjours te serviront, si tu remarques bien
Que le sçavoir qui n'est pratiqué ne vaut rien.

Tu es jeune, estudie en ta belle jeunesse,
Et tandis que tu l'as, employe en allegresse
Le temps et la saison ; car, mon fils, des meshuy,
Pour le tien tu n'auras iamais le temps d'autruy.
Ce n'est pas qu'il te faille alambiquer ton ame,
Pour, brillant nuict et jour, la distiller en flamme :
Car il est plus de temps que d'œuure ; toutefois,
Une saison se change en l'autre tous les mois ;
Et, des l'age premier, on prend une habitude
D'aymer ou de haïr les Muses et l'estude.
De nature tu n'es robuste ni puissant,
Pour des armes porter le faix rude et pesant ;
Ains tu as vn esprit qui, tenant de Mercure
Et du chantre Apollon, des lettres aura cure.
Peut-estre ton puisné, plus fort et vigoureux,
Suiura de nos ayeux ce mestier rigoureux.
L'estude ne t'est plus une dure contrainte,
Ce t'est une coutume, ainsy que t'est la crainte
De Dieu, vers qui tousjours tu dois avoir recours :
Car vain sera d'ailleurs en tout temps le secours.

Mais par sus tout, mon fils, je te prie estudie
D'apprendre la sagesse et de former ta vie

A l'exemple des bons, et n'appren le sçavoir
Pour richesse ou profit quelque jour en avoir.
Tu seras assez riche ayant en ta jeunesse
Appris par les vertus a gagner la sagesse,
A n'estre point meschant, a n'avoir dans le cœur
Un bourreau qui, cruel, te traite à la rigueur :
Car tousjours la nature à mal faire est forcee,
Et qui fault connoit bien la faulte en sa pensee.

Si tost que le malin a commis un forfait,
Il se fasche aussitost au cœur de l'avoir faict.
La premiere vengeance et la plus admirable,
C'est que de son peché n'est jamais le coupable
Absous dedans son ame : estant juge de soy,
Tousjours il se condamne en miserable esmoy,
Bien qu'il ait obtenu, par faveur amiable,
Une absolution d'un parlement ployable.

Fautif ne te pren pas, mon fils, à l'Eternel,
Comme s'il t'auoit fait pour estre criminel.
Bref, il te faut garder de sotte vehemence,
Accuser du haut Dieu la haute providence ;
(Car rien n'est faict sans cause) ains prendre en bone
part

Et les biens et les maux, ainsy qu'il les départ :
Vouloir tout ce qu'il veut : aussy jamais ne dire
Que le mauvais est riche ayant ce qu'il desire,
Et que le vertueux est pource et souffreteux ;
Le sage n'est jamais de rien necessiteux.
En quoy penserois-tu que le pervers abonde
Plus que celui qui bon sur la vertu se fonde ?
En meubles, en argent, en grand's possessions ?
Aussy penses-tu point à mille passions,
Dont jour et nuict son ame en songes agitee,
En transe dorveillante⁶⁷ est tousjours tempestee ?
Il n'en faut faire estat, mais plustost regarder
S'il sçait, avec ses biens, mieux que toy commander
A ses affections, et s'il a plus de honte

Et plus de foy que toy ; s'il faict autant de conte
De l'honneur que tu fais ; alors tu trouveras
Que, beaucoup plus qu'il n'est, abundant tu seras,
Possedant la vertu. Cil plus riche demeure
Qui des richesses a la plus belle et meilleure.

Ne sois donc point oiseux, et ferme te resous
A suivre, en long habit, la vertu comme nous.
Tu en auras plus d'heur qu'à suivre la maniere
Du gentil-homme ayant vne gentil-hommiere,
Une grand'salle antique, où pend es soliveaux
Une corne de cerf pour pendre les chapeaux
Et les trompes de chasse ; où l'on voit un mesnage
De gents, de chiens, d'oyseaux, ainsy qu'au premier
age.

(Nous en avons de mesme ; en nos lieux tu pourras
Prendre un pareil plaisir alors que tu voudras).
Puis un valet de chiens, un maquignon, en somme,
Au monde faict autant que faict un gentil-homme,
Qui ne faict que chasser et picquer ses cheuaux.

Or, jeune, embrasse donc, par courageux travaux,
L'estude et la science ; apres, avecque joye,
Tu jouiras content d'une si belle proye.
Aux honneurs parvenu, craignant Dieu, puisses-tu,
Le reste de tes ans, t'esjouir en vertu.
Comme Mimnerme⁶⁸ a dit : « Si notre vie humaine
De labeurs, de tourmens, d'ennuys est toute pleine,
Sans le plaisir des arts et d'un loyal amour, »
Je souhaite qu'alors il ne se passe un jour
Qu'en jeux et qu'en plaisirs, qu'en vers, entre les
Muses ;

La pluspart de tes ans joyeusement tu n'uses ;
Ayant un naturel tellement adoucy,
Que, soucieux estant, tu sembles sans soucy,
Et gracieux, faisant, d'une adresse prudente,
Qu'en public et privé de toy l'on se contente.

BASTONS ROMPUS

SUR LE VIEIL DE LA MONTAGNE⁶⁹.

C'EST bien à toi, vieille carcasse,
Reste du temps de Pharamond,
De faire tant du Rodomond,
Toi dont l'esprit est tout de glace.
Ton bras etique et languissant,
Comme le reste est impuissant ;
Tu ferois bien mieux de te taire.
Ton visage, peint et plissé,
N'est desormais propre qu'à faire
Une enseigne du temps passé.

Tu ne parles que coq-à-l'asne,
Et l'on dit que tu t'es vanté
D'armer contre la chrestienté,
Afin de r'avoir ta Sultane⁷⁰.
Ton medecin *a latere*,
De toy tant de foyes désiré,
Non pour le salut de ton ame,
Pourroit bien un jour t'alarmer,
Et tu deurois craindre la flame
Du feu qui va la consumer.

Si, par ton conseil trop inique,
Elle a donné scandale à tous,
Pourquoy d'un supplice plus doux
Puniroit-on ceste impudique ?
Et pourrois-tu bien empescher

Qu'on ne la vist sur le bucher ?
Ou qu'on ne te mist avec elle,
Toy dont l'enorme impieté
Merite une flamme eternelle,
Raillant de la Divinité ?

La Bible te semble une farce ;
Par tes discours et tes escrits,
De Dieu tu fais tousjours mespris,
Et n'en connois point que ta garce.
Ton iardin, à ce que tu dis,
Est ton unique Paradis ;
C'est là que tu fais l'idolastre
D'un Mercure, d'une Venus,
Et d'autres marmousets de plastre
Que l'Eglise n'a point conneus⁷¹.

Souvien toy de tes voleries,
Quand du peuple tu fus maudit
Et lorsque tu fus interdit
Pour tes sales coyonneries⁷².
Si tost que tu fus accusé,
Tu fuis, en pedant desguisé,
Hors le ressort de ta province ;
Et venant icy te sauver,
Sans la fauveur d'un jeune Prince⁷³,
Ton procez s'alloit acheuer.

Je veux enrichir ton histoire
D'un vieil registre du passé
Que le temps n'a point effacé
D'une si fidele memoire.
Pour une vilaine action
Tu receus malediction
De ton Pere sçavant et sage.
Ne fust-ce pas un grand forfait
De luy dérober son ouvrage

Et te vanter de l'avoir faict⁷⁴.

Ton esprit faict au badinage,
Tes sales intrigues d'amour,
Te firent passer à la Cour
Pour un faiseur de rime à gage.
N'estois tu pas poete et valet,
Faisant et portant le poulet⁷⁵ ?
Tes vers ont faict ta renommee,
Puisqu'en fin leur sens le plus beau
Et leur grace plus estimee
T'erigerent en maquereau.

Tu t'accostas d'une Harpie,
Le pis aller de son vieil temps,
Qui te put en ses derniers ans
Charmer avecque sa roupie.
Cest original d'Aretin
Qui fut jalouse d'un festin
Que tu faisois à Dulcinee,
S'en vint chez toi *comme un Prevost*⁷⁶,
Et comme peste de Phinee,
Piller et gaster tout le rost.

Il courut un bruit par la ville
Que pour eviter son jaloux
Tu fus avecque les matous
Prendre le grenier pour azile ;
Mais ce mary t'alla chercher
Auecq les armes du cocher
En ce lieu pour te faire feste,
Et l'on tient pour tout asseuré
Qu'un coup de hache sur la teste
Depuis ce temps t'est demeuré⁷⁷.

Ce sont là tes bonnes fortunes,
Et tu ne te sçavrois vanter

D'auoir peu de dame enchanter
Si ce n'estoit des plus communes ;
Mais ta belle Iris⁷⁸ pourra bien
Se vanter en harpant⁷⁹ ton bien
De t'auoir enchanté toy-mesme.
Au Sabbat elle a grande part,
Et tu l'y suivras, si tu l'aime,
Chez la Boulais et la Guichard⁸⁰.

Tu merites que l'on te berne
D'aimer ceste rosse qui fut
Le reste ou plutost le rebut
De quelque valet de tauerne.
Ce gibier à demy-teston
Du laquais et du marmiton
Faict maintenant toute la joye,
Et par un estrange destin,
Toy-mesme est devenu la proye
D'une succube de lutin.

Son mary que tu tiens à gage,
Ce petit marmouset cornu
Qui n'a point d'autre reuenu
Que celui de son cocuage,
Est l'ayde de ton cuisinier,
Camarade du palfrenier,
Enfin il est de la famille,
Il ne faict desormais qu'un pot
Pour toy, pour sa femme, et ta fille,
Pour son fils et sa Phelipot⁸¹.

O la plaisante œconomie !
Que ce logis est bien réglé !
Certes il doit estre appelé
Le bordel de l'Academie.
Dedans ce cabaret d'honneur,
Le frere est page de la sœur,

Le mary valet de sa femme,
Et s'il couche avecq le cocher,
Elle qui tranche de la Dame,
Auecq Monsieur s'en va coucher.

Mais que ceste falotte histoire
Paroit un monde renversé,
Et que l'on est embarrassé
Si le domestique on veut croire !
Pour moy, je suys bien asseuré
Qu'un de leurs valets m'a juré
Qu'il fust un matin les surprendre
Entassez dans un mesme lict,
Mere, fille, oncle, neveu, gendre,
Qui faisoient.... et cela suffit.

Cette famille est abondante
En cornes qu'ils se font porter ;
Car le neveu se peut vanter
Des choses dont l'oncle se vante.
La mere aussy, par son adueu,
Fait cocu l'oncle et le neveu.
La fille vit comme la mere ;
C'est en ce lieu d'impureté
Que l'inceste et que l'adultere
Regnent avecque impunité.

C'est un beau sujet de colere,
Antiquaille de cuir boüilly,
Lorsque tu dis avoir failly
De n'estre pas epoux et pere.
Ce crime estoit digne de toy,
Et certes je ne sçay pourquoi
Tu n'as pas espousé ta fille ;
Il eust esté plus à propos,
Que d'avoir pris pour gendre un drille

Qui te faict perdre le repos.

Ceste nopce de Jean Des-Vignes
T'accable d'horribles forfaicts,
Plus grands que jamais n'en ont faicts
Les meurtriers les plus insignes ;
Un frere, un oncle assassiné,
Par le conseil d'un vieil damné
Qui se dist jeune aupres des anges⁸².
A-t-on veu registre au Palais
Chargé de crimes plus etranges
Qu'en ont fait maistres et valets.

Voy le desordre epouvantable
Où ce massacre t'a plongé ;
Il ne fut jamais d'enragé
Qui fist chose plus effroyable.
Consulte tes meilleurs amis,
Demande leur s'il est permis
De t'abandonner à la rage
De ceste maudite guenon,
Qui n'aime rien que le carnage
De ceux dont tu portes le nom.

Ne monstre plus tant de foiblesse ;
Quitte ce diable desguisé,
Si tu ne veux estre accusé
De profonde sceleratesse :
Suy les conseils de ton curé,
Fuy ce monstre denaturé
Qui te tient l'esprit en echarpe :
Souffre-tu ce qu'on dit de toy,
Qu'une gueuse avecque sa harpe
T'a faict abandonner ta foy ?

Tu dis, renonçant au Baptisme,
Que l'Alcoran n'ordonne pas

De se priver d'un bon repas,
Les Quatre-Temps ny le Karesme.
Quand tu ris de ton vieil pasteur,
Que tu l'appelles seducteur,
Un cagot qui conte des fables ;
Nous en sçavons bien la raison,
C'est qu'il vouloit chasser les diables
Qui logent dedans ta maison.

Il t'en demanda la promesse ;
Tu dis qu'il avoit beau prosner,
Que plutost que de la signer
Tu n'irois jamais à la messe.
Depuis, par d'horribles sermens,
Tu renonças aux sacremens,
Aux prestres, aux missionnaires,
Jurant qu'il valoit mieux nourrir
Tes infames pensionnaires
Que de t'instruire à bien mourir⁸³.

Maintenant tu te desespere,
Et l'on dit tout haut à la Cour,
Que tu regrettes nuict et iour
La perte de ton adultere :
Tes yeux en sont tout chassieux,
Ton nez bourgeonné roupieux,
Et ta taille en est en ruine ;
Et l'on diroit, à tes hauts cris,
Que la peste, guerre et famine
Ont tout ravagé dans Paris.

Ton ame de douleur saisie
Te fait chercher, pauvre insensé,
Un complaisant interessé
Qui te flatte en ta frenesie,
Pour adoucir un peu tes maux.
Un certain diseur de bons mots

Te faict une plaisante guerre :
Dire son nom je ne sçauois
Mais les histoires d'Angleterre,
Le mettent au nombre des Roys⁸⁴.

Ce grand docteur en carbonnade,
Ce fils dont tu fais tant de cas,
Qui mettroit pour un bon repas,
Ses peres en capilotade,
Te voyant en ce desespoir,
Te dist qu'il luy sembloit reuoir,
En ses douleurs demesurees,
Picholini se lamenter
Pour sa cheure aux cornes dorees,
Qu'un brutal luy venoit d'oster.

Parlant de ta nymphe grotesque,
Qui te faict pousser tant d'heles,
Au lieu de trouver du soulas
Aupres de cet amy burlesque,
Il te dist pour te consoler,
Qu'on la verroit bientost aller
En pompe dans une charette,
Qu'alors certes il feroit beau
Te voir comme un Anaxarette,
Pendu près d'elle à son poteau.

Quand tu luy contois la provesse
De ton digne neveu beau-fils,
Et du bon choisis que tu en fis
Pour le baston de ta vieillesse ;
Il te juroit en serieux,
Qu'une estrille luy viendrait mieux
Que l'estocade ou la rondache,
Et qu'il avoit veu le portraict
Du vieil et moderne bravache

Dont il n'avoit pas un seul traict.

Mais query ton esprit malade,
Car ie te veux dire sans fard,
Qu'on se mocque d'un vieux penard
Qui se desguise en mascarade ;
Mercure estoit et jeune et beau,
Non comme toy pres du tombeau,
Quand il portoit le caducee :
Il vaut bien mieux prendre le froc,
Pour purger ta faute passee,
Qu'une toque à plumes de coq.

Quitte desormais le bon drolle,
Pour suivre le petit collet,
Et sçache que le chapelet
Sied mieux en main que sur l'espaule.
Renonce donc aux vanitez,
Exerce quelques qualitez
De l'argent de ton benefice ;
Car enfin il faut qu'un abbé,
Qui ne dist jamais son office,
Rende ce qu'il a derobé.

Ne farde plus ton vieil squelette,
C'est maintenant qu'il faut songer
A laisser l'habit de berger,
La pennetiere et la houlette.
Ne pense plus à ton Iris ;
Ne barbouille plus ton poil gris ;
Il est temps de lever le masque.
A quoy te servent les parfums ;
La Parque plus viste qu'un Basque,
Te va mettre au rang des defuncts.

Tes Muses sottes et chenuës,
Qui ne font plus que radotter,

Voudront sans doute encor chanter
Contre ces veritez connuës ;
Mais desia de mon Apollon
La trompette et le violon
Se preparent à la replique ;
Juge par cest echantillon,
Combien doit craindre une bourrique
La pointe de mon eguillon.

RESPONSE AU SONNET XIII⁸⁵.

VIVRE en Sardanapale et croire en Epicure,
Noyer ses sentimens dans les plaisirs du corps,
Parmy l'oisiveté faire tous ses efforts,
Afin de satisfaire à la bonne nature ;

N'avoir pour tout object qu'une sale peinture,
Souiller l'ame au dedans et les yeux au dehors,
Sur les quatrevingts ans presque au nombre des morts,
Ne mediter jamais ny mort ny sepulture ;

Un serail qui comprend l'une et l'autre Venus,
Des femmes sans honneur et des marys cornus,
Des enfans, mais batards, des valets, mais infames ;

Estre consideré comme un vieux monument,
Qui cache sous la cendre un tison plein de flamme :
C'est attendre à Paris l'enfer tout doucement.

AUGUSTE AUBRY,
EDITEUR A PARIS.



AUGUSTE HERISSEY,
IMPRIMEUR A EUREUX.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Les Oeuvres poétiques de
Vauquelin Des Yveteaux,
réunies pour la première fois,
annotées et publiées par
Prosper Blanchemain,...***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6497225b>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Diverses biographies, se fondant probablement sur l'építaphe de Des-Yveteaux, qui lui donne 90 ans en 1649, époque de sa mort, assignent à sa naissance la date de 1559 ; c'est à tort. Dans une Idillie de son père, on lit les vers suivants :

« La lune auoit marqué les mois
» Mile et cinq cents soixante fois,
» Cinq jours dedans celui qu'on nomme
» Du nom de Jule encore à Rome,
» Quand de Philanon et Philis
» Furent les désirs accomplis. »

(*Idillie* 74, liv. 1^{er}, p. 515).

De la Fresnaye n'aurait pas pris la peine de fixer avec tant de soin une date imaginaire ; il faisoit là une allusion à son mariage.

M. J. Pichon, dans ses savantes Notices sur Vauquelin père et fils (Paris, Techener, 1846, in-8°), a fixé la naissance de Des-Yveteaux à 1567 ou 1568, d'après les factums relatifs à ses procès, qui lui donnent, l'un 77 ans, et l'autre 78 en 1645. On doit supposer qu'il prenait ses années entre la date précise du premier et du deuxième factum de 1645, et croire qu'il est né en 1567.

2 Les autres fils de la Fresnaye sont ainsi nommés dans ses OEuvres : Charles Vauquelin, abbé commandataire de St Pierre sur Dyve, en Normandie ; Guillaume Vauquelin, s^r de la Fresnaye, lieutenant général au bailliage et présidial de Caen ; et Jean Jacques Vauquelin, seigneur de Sacy.

Dom Bonaventure d'Argonne, chartreux, qui se cache sous le pseudonyme de Vigneul-Marville (Mélanges d'Histoire et de Littérature, 4^e édit., Paris 1725, 1^{er} vol., page 177 et suiv.) dit que Guillaume Vauquelin était frère aîné de Nicolas Des-Yveteaux. Mais n'est-il pas plus naturel de croire que Vauquelin de la Fresnaye a nommé ses fils selon l'ordre de primogéniture ?

3 Les diverses poésies du s^r de la Fresnaie Vauquelin (Caen, par Ch. Macé, 1605, 8^o) comprennent l'Art poétique, 3 livres ; Satyres, 5 livres ; Idillies, 2 livres ; Epigrammes, 1 livre ; Epitaphes, 1 livre ; divers Sonnets, 1 livre. On a encore de lui les deux premiers livres des Foresteries (Poitiers, 1555, in 80).

4 La Biographie universelle de Michaux (article Des Yveteaux) affirme, contrairement au dire de Tallemant des Réaux, que Des Yveteaux était dans les Ordres, et n'avait jamais été dans la magistrature. N'aura-t-on pas confondu avec son frère Guillaume ?

L'auteur de la Notice a suivi le récit de Tallemant des Réaux, qui connaissait personnellement Des-Yveteaux, et qui est très- explicite sur ce point.

5 Saint-Amand fait allusion à cette voûte où il y avait probablement un écho singulier, à ce jardin *feuillu* et aux chants de M^{lle} Du-Puy, dans un sonnet qu'il adresse à Des- Yvetaux (page 329 de ses OEuvres. Paris, Est. Loyson, 1661, in 12).

6 Aujourd'hui rue Jacob.

7 Le nom de famille de la Du-Puy étoit Jeanne Félix.

8 Tallemant des Réaux.

9 Vigneul de Marville, Melanges de Littérature (1725 t. 1^{er}, p. 177 et suivantes).

10 Les Origines de la ville de Caen et des lieux circonvoisins. (A Rouen, Maurry, 1702, page 529 et suivantes.)

11 C'est Saint-Evremont qui a raconté l'histoire de la sarabande, et Vigneul de Marville la rapporte d'après lui. (T. 1^{er}, p. 181.)

12 M. l'abbé Coquerelle, curé de Varedde, à qui des renseignements ont été demandés sur l'építaphe de Vauquelin Des-Yveteaux, a écrit le 11 mai 1853 :

« C'est dans l'église même et non dans le cimetière de la paroisse, n'en déplaise aux chroniqueurs, que V. Des-Yveteaux aurait été inhumé. Nos vieillards se rappellent avoir vu jusqu'en 93,

à un pilier de l'église, son épitaphe sur marbre noir. Ce marbre s'est conservé longtemps encore chez un menuisier, lequel s'en servait, *infandum* ! à broyer son mastic. Il paraît qu'il a été brisé depuis, et je n'en ai pu avoir un seul débris.

» Le souvenir de Des-Yveteaux consiste en quelques travées de bâtiments dépendant, à ce qu'il paraît, d'une ferme qu'il possédait à Vareddes, et dont le chapitre de N.D. de Meaux aurait hérité. A l'entablement de ces bâtiments, on remarque des débris d'ornements en plâtre, parmi lesquels on voit encore distinctement la lettre H encadrée de feuilles de chêne et plusieurs Y renversés. »

13 « Est-ce un ami qui parle ainsi, et ne croirait-on pas que cette phrase est de Des-Yveteau ? »(J. Pichon, Notice sur Des-Yveteaux, p.65.) L'opinion de M. Pichon paraît d'autant plus fondée, que les vers latins faisant partie de l'épitaphe sont de Des-Yveteaux, qui les a publiés en 1645, à la suite d'un des factums relatifs à son procès.

14 Les œuvres de F. de Malherbe avec les observations de M. de Ménage, etc. (Paris, Barbou, 1723, 3 vol. in-12), t. II, p. 59, et t. III, p. 14.

15 Despinelle. Parnasse des plus excellents poètes de ce temps. 1618, Lyon, par Barthélemy Ancelin, imprimeur et libraire ordinaire du Roy, 2 vol. in-18 (fol. 44, verso).

Cette pièce a été publiée, pour la première fois, en 1604, in-40, à Paris.

César duc de Vendosme, fils aîné de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, naquit, en juin 1594, au château de Coucy, en Picardie. Il n'avait pas 10 ans quand ce poème fut composé pour lui.

16 Henri IV.

17 Venise.

18 Rafreschit. (ROSSET.)

19 Le métier des armes.

20 Le duc de Vendosme était-il déjà fiancé à Françoise de Lorraine, duchesse de Mercœur, qu'il épousa plus tard et dont il eut un fils,

Louis duc de Mercœur, en 1612 ?

21 Comme a fait César en écrivant ses Commentaires.

22 Les premières œuvres de Philippes Des – Portes, à Paris, par Mamert Patisson, imprimeur du Roy, 1600, in-8°, p. 7.

23 L’auteur des *Bastons rompus sur le Vieil-de-la-Montagne*, pamphlet en vers contre Des-Yveteaux, que l’on trouvera à la fin de ce volume, accuse notre auteur de s’être approprié une élégie que son père avait composée.

M. Pichon, dans sa savante Notice sur les Vauquelin père et fils (Paris, Techener, 1846, in-8°), se demande si cette pièce ne serait pas, par hasard, celle que Des-Yveteaux adressa à Des-Portes. S’il en était ainsi, le nom d’ANNE et les vers suivants s’appliqueraient à Anne de Bourgueville, femme de Vauquelin de la Fresnaye et mère de Des-Yveteaux.

Mais notre auteur aurait-il été assez maladroit pour laisser subsister ce nom, indice de son larcin ; et d’autres éditeurs, qui ont imprimé : *Belle Ame* au lieu de : *Belle Anne*, ne l’auraient-ils fait que pour dissimuler la fourberie ? – C’est, je crois, une question qui ne sera jamais résolue.

24 Lucrèce.

25 Le second liure des Delices de la Poesie Françoise, ou nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps, par J. Baudoin. T. Dubray, 1620, in.8°, p. 196.

Cette pièce doit être coupée en stances de douze vers. Elle est imprimée de cette façon dans *Le Cabinet des Muses* (Rouen Du Petit-Val, 1618).

C’est à tort que Baudoin la divise en quatrains.

26 On dirait que Voltaire s’est inspiré de ces stances pour le début et en particulier pour le quatrième vers de la Henriade :

« Calma les factions, sut vaincre et pardonner. »

27 Despinelle, t. I, f° 44.

28 Cette pièce et celles qui ne portent pas d'indication particulière sont extraites du recueil de Baudoin : *Les Delices de la Poesie Françoise* (Paris, Toussaint Dubray, 1618 et 1620, 2 vol. in-8°).

29 Adraste est certainement Henri IV.

30 On lit dans le journal de Pierre de l'Estoile (La Haye, chez les frères Vaillant, 1761, in-8°), t. III, p. 225, à la date de juin 1604 :

« Le 5 de ce mois, le Roy reçut avis d'un long et furieux assault donné à Ostende par l'Espagnol, qui fut aussi virilement repoussé, comme bravement il avait été assailli, si qu'il en demeura une grande quantité de morts des assaillants, desquels on eu comptait de tuez jusques à près de deux mille. »

C'est de cet assault qu'il s'agit dans les stances ci-dessus, où Des-Yveteaux fait parler la ville d'Ostende.

31 Despinelle, f° 156.

32 Despinelle, f° 348.

Il serait curieux de connaître la date de cette charmante pièce, qui aurait encore plus de mérite, si elle avait été composée avant les stances de Malherbe à du Perrier.

Comme rien n'indique quels sont ces deux enfants, et que les deux pièces se trouvent ensemble dans les mêmes recueils, il sera probablement impossible de découvrir à laquelle appartient la primauté.

33 En histoire naturelle, les pyralides sont des phalènes qui viennent se brûler à la chandelle. Il doit être question ici de quelque animal fantastique du genre des salamandres, qu'on disait vivre dans le feu.

34 Petites âmes, *animulæ*. Ce mot a été employé par Ronsard.

35 Ces stances, écrites dans le même sentiment que la chanson si connue : *Charmante Gabrielle* (qu'on attribue vulgairement à Henri IV et qui est probablement de Bertaut), pourraient bien avoir été composées pour la même circonstance.

36 Ces stances ont été sans doute faites pour quelque grand seigneur de la cour de Henri IV, ou pour le Roi lui-même.

37 Ces stances semblent avoir été faites pour être envoyés par Henri IV à l'une de ses maîtresses.

La même remarque s'applique aux trois pièces suivantes.

38 Ces vers ont été composés au nom de Henri IV.

39 Ce vers a été l'objet de la critique de Malherbe.

Tallemant des Réaux (Paris, Techener, 1854, t. I, p. 275), raconte que Malherbe lisant un jour devant Des-Yveteaux les stances qui commencent par ce vers :

« Enfin cette beauté *m'a la place* rendue... »

(éd. Barbou, p. 28), celui-ci disoit que c'étoit une chose désagréable à l'oreille que ces trois syllabes : *ma, la, pla*, toutes de suite dans un vers.

– Et vous, lui répondit-il, vous avez bien mis : *pa, ra, bla, la, fla*.

– Moi ? reprit Des-Yveteaux, vous ne sauriez me le montrer.

– N'avez-vous pas mis, répliqua Malherbe :

« *Comparable à la flamme.* »

Ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à retrouver ce vers. Au reste, ces consonnances se rencontrent dans les meilleurs poètes. Despréaux n'a-t-il pas dit : *tra, ça, ta, pa, ta*, dans ces vers de son Epître III :

« Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,

» N'attendoit point qu'un bœuf, pressé par l'aiguillon,

» *Traçat à pas tardifs* un pénible sillon. »

40 Andronice (vainqueur des hommes), c'est Louis XIII. Ce roi gaulois, Agontée, dont il est le fils, est Henri IV, et cette Parthénie, dont il est question ici et dans les deux pièces suivantes, est Anne d'Autriche.

La date de cette pièce et des deux suivantes doit donc être fixée à 1615, et elles auront été faites pour quelque mascarade, lors des

fêtes données à l'occasion du mariage de Louis XIII et de cette princesse.

41 Henri IV.

42 Cette pièce est tirée du *Cabinet des Vers satyriques de ce temps* (à la sphère, 1666), t. II, p. 90. Elle n'est pas signée ; mais un long fragment, commençant au dix-septième vers, est cité, comme faisant partie d'un poème de Des-Yveteaux, à la suite d'un mémoire intitulé : *Replique de la v^e du S^r de Leziniere*, etc., inséré dans la collection des factums relatifs au procès de Des-Yveteaux. (Bibl. Imp., in-4^o, F. 2955.) Ce fragment m'a fait découvrir la pièce entière.

43 Fameux barbier de l'époque. Saint-Amant en parle dans *le Barberot*, Caprice, voy. la dernière partie de ses Œuvres. Paris, T. Quinet, 1659, in-4^o

44 Il m'a été impossible de retrouver les couplets qui accompagnaient celui-ci. Il est cité à la suite d'un des factums relatifs au procès de Des-Yveteaux.

45 Ces vers sont insérés avec cette indication : « Par le sieur Yveteaux, » dans *le Cabinet satyrique* (1666, à la sphère), t. I, p. 344. Ils sont précédés d'une pièce intitulée : *Vers d'un Courtisan disgracié, par le S^r de Yveteaux* ; mais l'auteur, au commencement de la quatrième strophe, s'adresse à Des-Yveteaux lui-même :

« Des-Yveteaux, je parle ainsy
» A mon cœur remply de soucy
» Pour le resoudre en ma disgrace. »

Il est donc évident que la Réponse seule est de Des-Yveteaux.

Les vers du Courtisan disgracié se trouvent d'ailleurs dans *le Temple d'Apollon* (Rouen, 1611), avec cette indication : « Par le sieur de Beaumont. »

46 Ce sonnet est extrait, ainsi que les deux suivants, du *Parnasse* des plus excellents poètes de ce temps, par Despinelle, t. II, Paris,

Guillemot, 1607, in-12.

47 Ce sonnet pourrait être fait pour M^{me} d'Hautefort, , qui il disait un jour : « Après avoir maltraité des Roys, aimez un petit *bonhomme* comme moi. »

48 Si ce sonnet ne se trouve pas dans les éditions des *Délices de la Poésie* antérieures à 1620, il pourrait bien être adressé à la dame Du-Puy, dont Des- Yveteaux devint amoureux en 1618.

49 Ce sonnet non signé se trouve dans *le Temple d'Apollon*, ou nouveau recueil, etc. (à Rouen, chez Du Petit-Val, (1611), p. 391, à la suite des stances : l'Adieu d'Aminthe et de Clorice, qui ne sont pas signées non plus.

La place de ce sonnet, les noms des personnages, qui sont les mêmes que ceux de la pièce précédente, le style, tout indique que l'on doit l'attribuer à Des-Yveteaux.

50 Recueil de Sercy (1655), p. 63.

Ce sonnet, composé peut-être dans un moment d'humeur, a dû causer bien des ennuis à Des-Yveteaux, en ce qu'il justifiait toutes les histoires vraies ou fausses débitées sur son compte. Son frère, Vauquelin de la Fresnaye, dans un factum publié à l'occasion du procès Lezinière, lui dit que ce sonnet a été répandu en Normandie par *ses ennemis*, et il ne manque pas de le rapporter méchamment, comme pièce justificative, à la suite du mémoire. (Bibl. Imp. F. 2955.)

Vigneul de Marville et la *Biographie universelle* de Michaud le lui reprochent amèrement.

Un poète, dont nous n'avons pu découvrir le nom, y a fait une réponse fort vive et fort bien tournée qui se trouve au recueil de Sercy (1^{re} partie, p. 63) et que nous avons insérée dans l'appendice.

51 Quoique ce sonnet ait été composé bien avant le précédent, puisqu'il se trouve dans le t. II de Despinelle (1607), nous avons

cru devoir le placer ici à défaut d'un sonnet chrétien, qui est perdu et par lequel, au dire de Daniel Huet, Des-Yveteaux avait réparé le scandale de celui qui lui a été si souvent reproché.

52 Ce mémoire, qui se trouve au commencement d'un manuscrit de la Bibliothèque Impériale, coté : S.F. 495, a été composé en 1643, au moment où, Louis XIII venant de mourir, Anne d'Autriche s'occupait de choisir un gouverneur au jeune roi Louis XIV. Cet écrit avait été demandé à Des-Yveteaux, qui put se flatter un instant d'avoir un second roi pour élève. Il y pose d'excellents principes d'éducation ; mais ses amours et ses procès lui avaient fait une réputation qui dut effrayer la Reine, et on doit peu s'étonner qu'on lui ait préféré Hardouin de Perefex.

53 Le manuscrit porte : *la liberté me contraint, etc.* C'est évidemment une faute du copiste

54 Ce médecin s'appelait Suif

55 Botero, precepteur des enfants de Charles-Emmanuel 1^{er}, duc de Savoie, né en Piémont en 1540 et mort en 1617, est auteur de divers traités de politique, où il réfute Machiavel.

56 Il veut dire la Consolation de Sénèque, traduite par la Princesse de Conty.

57 Salomon de la Broue a donné le *Cavalerie François*, 1602, in-folio.

58 Victor Amé 1^{er}, duc de Savoie, né en 1537 mort en 1637

59 Il veut peut-être dire par là que Louis XIII s'occupait, de quelque art mécanique. Il étoit en effet peintre et musicien. et d'une habileté rare au tir de l'arquebuse.

60 Philibert de Marsilly, seigneur de Cipierre, né dans le Maconnais, mort en 1566. « C'étoit, dit de Thou, un homme de bien et un grand capitaine, qui n'avoit rien plus à cœur que la gloire de son élève et la tranquillité de l'Etat. »

61 Claude-Catherine de Clermont, veuve de Jean d'Annebaut, baron de Retz, et épouse d'Albert de Gondi, maréchal de Retz.

62 Probablement Guillaume de Croy, seigneur de Chièvre.

63 Il est à croire que Des-Yveteaux, en écrivant ainsi, a voulu imiter la prononciation italienne de la maréchale d'Ancre.

64 Le manuscrit porte : *admiration*. Je crois que c'est une faute.

65 Cette lettre, que je crois complètement inconnue, est extraite des manuscrits de la Bibliothèque Impériale, collection Du-Puy, registre 803. Elle ne porte point de date et rien n'indique l'époque précise à laquelle elle a été écrite. Cependant, s'il est permis de former une conjecture, le nom d'Edouard Le Prevost qui s'y trouve ne pourrait-il pas se rapporter au fils de M^{me} de Saint-Germain-Prevost, que Des-Yveteaux a aimée et par le mari de laquelle il a été si maltraité. (Voir, p. 141 et 142, les *Bastons rompus sur le Vieil de la Montagne*

66 Les diverses poésies du sieur de la Fresnaye Vauquelin. (Caen, Ch. Macé, 1605, in-8°.)

67 Je crois que ce mot est de l'invention de l'auteur, qui a voulu signifier un *sommeil agité*. Casimir Delavigne a dit plus élégamment dans sa *Messénienne* à Napoléon : *Tourmenté d'un sommeil sans, repos*. C'est absolument la même pensée.

68 Mimnerme, poète *grec*, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments.

69 Cette satire contre Des-Yveteaux est imprimée à la suite de la *Replique de la veuve du S^r de Leziniere aux obseruations du S^r Des-Yveteaux, etc.* (Bibl. Imp., in-4°, F. 2955.)

L'auteur de cette pièce est inconnu. Si cependant j'osois hasarder une supposition, je l'attribuerois à Hercule Vauquelin, maître des requêtes à Caen, fils de Guillaume Vauquelin. Voici sur quoi je me fonde : M.P. Pâris, dans sa nouvelle édition de Tallemant des Réaux

(Paris, Techener, 1854, t. I, p. 356), cite une lettre de Jacques Du-Puy, dans laquelle on lit :

« Le bonhomme Des-Yveteaux a esté seruy de *factum* injurieux, » par son neveu, sur le subject d'un proces..... Cependant la » *Sultane*, son mary et plusieurs valets demeurent tousiours à la » Conciergerie, etc. »

Il résulte de là qu'Hercule est l'auteur des *factum*, et ce nom de Sultane, qui est donné à la Du-Puy au quatorzième vers des *Bastons Rompus*, peut fort bien permettre d'attribuer cette dernière pièce au même auteur. D'ailleurs les membres de cette famille étoient en général un peu poètes ou un peu fous.

70 Jeanne Du-Puy, alors en prison par suite de la mort de Lezinière.

71 Des-Yveteaux avoit des statues dans son jardin. Ce n'étoit pas là un bien grand crime.

72 Par arrest du parlement de Rouen, pour concussion, en 1599.

(Note de l'auteur du poème.)

73 Le M^{al} d'Estrées, probablement.

74 Une clegie en vers françois que son pere avoit composée, qu'il s'attribue. (Note de l'auteur des *Bastons*.) M.J. Pichon suppose que c'est l'élégie adressée à Des-Portes. (Voir une note sur cette pièce, p. 13.)

75 Allusion aux vers qu'il avait faits pour Henri IV. C'étoit l'usage alors. Des-Portes, Bertaut, Malherbe même et d'autres en ont fait tout autant.

76 Tallemant des Réaux raconte que M^{me} de Saint-Germain Prevost, avec qui Des-Yveteaux avait eu des intrigues, vint chez lui un jour qu'il donnoit à dîner, et, trouvant la table mise, tira la nappe par un bout et jeta tout le service par terre. Mémoires de T. des Réaux. (Paris, Techener, 1854, t. I, p. 344.)

77 M. de Saint-Germain, l'ayant surpris dans une conversation trop intime avec sa femme, le battit si cruellement, qu'il fut laissé pour

mort au milieu de la rue. (Tallemant des Réaux.) La correction dont parle l'auteur des *Bastons Rompus* aurait été peut-être plus humiliante et tout aussi sérieuse. (J. Pichon, notice sur Des-Yveteaux.)

78 Elle est ainsi nommée dans le II^e vol. des Œuvres de Saint-Amant. (Note de l'auteur)

79 Elle jouoit de la harpe.

80 Sorcières reputées dans Paris, qu'elle fréquente. (Note de l'auteur.)

81 Concubine du mary d'Iris. (Note de l'auteur.)

82 Dans vne chanson qu'il fist l'hyuer passé pour son Iris. (Note de l'auteur.) Voir le couplet, p. 81.

83 Tallemant des Réaux raconte cette anecdote qui est paraphrasée ici avec beaucoup d'exagération. Il faut bien se garder, du reste, de prendre au pied de la lettre cette satire où la haine la plus envenimée déborde à chaque vers.

84 Ce diseur de bons mots, qui porte le nom d'un roi d'Angleterre, pourrait bien être cet *Edouard Le Prevost*, dont il est question dans la lettre de Des-Yveteaux, publiée pour la première fois (ci-dessus, p. 129).

85 Ce sonnet se trouve au recueil de Sercy (Paris, 1655), p. 63. Quoique signé O. GR., il a tout à fait l'allure des vers précédents, et pourroit bien être de la même main.

Table des matières

1. Page de titre
2. A MONSIEUR JÉRÔME PICHON, PRÉSIDENT DE LA. SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇAIS.
3. LA VIE DE VAUQUELIN DES-YUETEAUX.
4. PRÉFACE.
5. POÉSIES DU Sr VAUQUELIN DES- YUETEAUX.
 1. INSTITUTION DU PRINCE. A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOSME. (Décembre 1603).
 2. ELEGIE SUR LES ŒUVRES DE MONSIEUR DES-PORTES.
 3. AU ROY. STANCES . (Vers 1600).
 4. DISCOURS SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN. (1601).
 5. POUR MONSIEUR LE DAUPHIN . STANCES. (1601).
 6. ADRASTE.
 7. SUR LE SIEGE D'OSTENDE. (Juin 1604).
 8. RESOLUTION DE N'AIMER CONSTAMMENT QU'EN RECUEILLANT LE FRUICT DE SA CONSTANCE. STANCES.
 9. SUR LA MORT DE DEUX JEUNES GARÇONS AGÉS L'UN DE DEUX ANS, L'AUTRE DE TROIS.
 10. L'ADIEU D'AMYNTHÉ ET DE CLORICE. STANCES.
 11. POUR UN ADIEU. STANCES.
 12. STANCES.
 13. APPREHENSION D'UNE ABSENCE. STANCES.
 14. PLAINTES SUR L'APPREHENSION D'UNE ABSENCE. STANCES.
 15. STANCES.

16. STANCES.
17. SUR UN DEPART. STANCES.
18. STANCES.
19. STANCES.
20. VERS POUR LE ROY.
21. LE VOYAGE D'ANDRONICE, ROY DE L'ARABIE
HEUREUSE. AU ROY. (1615).
22. CHARIOT D'ANDRONICE.
23. STANCES.
24. MESLANGES. A M. L'ABBÉ DE THIRON. SATYRE.
25. COUPLET D'UNE CHANSON FAICTE POUR IEANNE
DU-PUY, EN L'HYUER DE 1644.
26. RESPONSE A UN COURTISAN DISGRACIÉ.
27. SONNET I. AU ROY.
28. SONNET II. POUR MADAME LA PRINCESSE DE
CONTY.
29. SONNET III.
30. SONNET IV.
31. SONNET V.
32. SONNET VI.
33. SONNET VII.
34. SONNET VIII.
35. SONNET IX.
36. SONNET X.
37. SONNET XI.
38. SONNET XII.
39. SONNET XIII.
40. SONNET XIV.
41. L'INSTITUTION DU PRINCE. (1643).
42. LETTRE A M. DU-PUY, CONSEILLER D'ESTAT.
6. APPENDICE.

1. AU SIEUR DES-YUETEAUX NICOLAS VAUQUELIN,
LORS AGÉ DE 14 A 15 ANS,

1. SATYRE PAR LE S^r DE LA FRESNAIE
VAUQUELIN, SON PERE .

2. BASTONS ROMPUS SUR LE VIEIL DE LA
MONTAGNE .

3. RESPONSE AU SONNET XIII.

7. Notes

8. À propos de cette édition numérique